

Ce numéro contient : 1^o *L'Illustration théâtrale* avec le texte complet de *SON PÈRE*, de MM. Albert Guinon et Alfred Bouchinet ;
2^o Le 3^e fascicule du roman nouveau de M^{me} Marcelle Tinayre : *LA CONSOLATRICE*.

L'ILLUSTRATION

Prix de ce Numéro : Un Franc.

SAMEDI 28 DÉCEMBRE 1907

65^e Année. — N^o 3383.



LES ÉTRENNES DU LIEUTENANT :

Une balle dans la cuisse — la croix au 1^{er} janvier et le troisième galon dans l'année.

Photographie prise par M. J du Taillis à l'arrivée au camp d'Oujda du lieutenant Faure, blessé au combat d'Aïn-Sfa

L'échéance du 31 décembre étant une des plus importantes de l'année, nous insistons de nouveau auprès de ceux de nos lecteurs dont l'abonnement expire à cette date, et qui ne l'ont pas encore renouvelé, pour qu'ils veuillent bien nous avertir, avant le 1^{er} janvier, leur souscription pour 1908. Ils éviteront ainsi tout retard dans la réception des prochains numéros.

COURRIER DE PARIS



J'avais reçu un pneumatique du Grincheux me disant qu'il était très gravement atteint et me priant de l'aller voir, toute affaire cessante. Je me rendis chez lui, en auto, sans perdre une minute. Aussi, dès qu'il me vit, poussa-t-il un cri d'allégresse qui ressemblait à une exclamation de fureur : « Enfin ! ça n'est pas dommage ! Voilà depuis ce matin un siècle que je vous attends ! »

Tassé au fond d'une bergère d'utrecht jaune, toussant, grognant et crachant au coin du feu de bois, avec des grimaces de Voltaire malade, tel m'apparut Placide. Il ne lui manquait que d'être en bonnet à papillon et robe de chambre à fleurs, avec des bas sur les talons et crispé aux manchettes de cuir d'une chaise-percée à cannage de paille pour offrir la parfaite image du Grincheux sous Louis XV.

— Qu'avez-vous, pauvre ami ? lui demandai-je.

— Comment ! — et il sursautait. — Vous ne le devinez pas ? J'ai la fin de l'année.

— Eh quoi ? lui dis-je, voilà ce qui vous met en cet état ? Moi aussi, je l'ai. Nous l'avons tous.

— N'allez point vous comparer à moi, me répondit-il, ni vous, ni personne ? Rien ne vous émeut, rien ne vous agace, rien ne vous irrite. Vous avez une sensibilité de poisson. Tout vous est égal. Moi seul j'éprouve la joie et la douleur, aussi aiguës l'une que l'autre.

— Surtout la douleur !

— Malheureusement.

— Et pourquoi ?

Il soupira.

— Je vais vous l'apprendre puisque vous n'en avez pas idée malgré les sentiments affectueux que vous feignez de nourrir pour moi.

Il guetta une seconde, espérant que j'allais relever cet injuste reproche, mais je ne bronchai point, et je remarquai qu'il en fut déçu.

— Eh bien, d'abord, énonça-t-il à voix brisée, j'ai là — il appliquait en même temps sur sa poitrine une main compatissante — j'ai là deux cents kilos.

— Ma foi ! vous les portez comme une plume et avec le sourire. Je ne vous savais pas d'une aussi jolie force. Et, qui vous pèse ainsi ?

— Les cartes de visite, les coupes, les saladiers de cartes qu'à l'occasion de la nou-vel-le-année... des misérables, les uns à peine connus de moi, les autres intimement, s'obstinent à m'envoyer à cette époque. Et à quel propos ?

— Par bonté, par politesse. Ils pensent vous faire plaisir ?

— Non. Ils n'ignorent pas que cette attention touchante m'exaspère ! Je le leur ai dit.

— Trop.

— Il y a deux ans, dès les premiers jours de décembre, j'ai fait graver un demi-mille de cartes sur lesquelles étaient tracés ces mots : *Défense de souhaiter la bonne année au Grincheux*, et je les ai expédiées à tous mes amis et connaissances.

— Eh bien ?

— Jamais je n'ai reçu plus de cartes que le premier janvier suivant. Et depuis, la mer n'a pas cessé de monter. Les fournisseurs mainte-

nant s'en mêlent, et tous les employés qui de près ou de loin croient avoir à faire à vous. On reçoit le bristol du balayeur de la rue, des employés aux vidanges de la maison, de la surveillante du téléphone, du gazier, du télégraphiste, du graisseur de l'ascenseur. Les mendiants du quartier vont prochainement s'y mettre, et le courrier de 1909 vous apportera des gentilleses ainsi libellées : *L'aveugle du coin, meilleurs vœux. Le cul-de-jatte de la messe de midi, bons souhaits*. Dans deux ans, ils monteront à domicile.

— Toujours pas le cul-de-jatte, ni l'aveugle ?

— Ils se feront porter. Je vous dis que nous allons à de l'inouï. Les plus odieuses surprises nous sont réservées par les temps non seulement futurs mais prochains. L'audace de l'être qui désire vous extirper quarante sous, un franc, ou cinquante centimes, ne connaît plus de limites. On vous tuerait pour un timbre-poste. Et avec cela, au fur et à mesure que personne ne veut plus donner d'étrennes, tout le monde s'est mis en tête d'en recevoir. Un infortuné comme moi qui n'a que de pauvres petites rentes amassées à la sueur du front de mon père les voit avec dégoût couler pendant onze mois en pourboires et le douzième en étrennes. Oui, quand je pense que je donne des étrennes aux porteurs de journaux et de brochures, au facteur, aux garçons boucher et épicier, à l'homme qui jette du sable en éventail dans la rue, à celui qui, assis sur un petit pliant récuré, en bas, comme une grande oreille ouverte, la prise du secteur électrique, et à quantité d'autres sangsues humaines dont je ne veux même pas poursuivre l'énumération, une pitié de moi m'empoigne à la gorge et j'ai bonne envie de crier : « Au voleur ! »

— Ne faites pas ça ! On vous arrêterait. Mais si vous ne pouvez vous en empêcher... eh... mon Dieu, criez ? criotez ! comme les enfants et les malades ! Il me semble d'ailleurs que vous ne vous retenez pas ?

— C'est ma seule joie. Le jour où je ne crierai plus cela signifiera que je serai mort.

— Et pour toutes les années, comme La Palisse. Mais non, vous ne périrez jamais. Vous êtes immortel. Un plus Placide, le jour où vous aurez l'air de disparaître, vous remplacera. Et il y aura éternellement un Grincheux sur terre qui croira qu'il est le seul. En attendant, je suis sûr, ami, que vous calculez mal ? Serrez de plus près vos comptes, refaites avec soin l'addition de haut en bas et de bas en haut, vous obtiendrez un chiffre plus juste et plus élevé. Oubliez d'abord les petites rançons du premier janvier.

— Petites ! Ah ça ?

— Peu importe ! Chassez-les !

— Elles reviendront, et au galop, comme le naturel du poète.

— ... et cherchez si, seulement depuis la semaine dernière, vous n'avez pas, de la main à la main, reçu de cette ignoble destinée quelques satisfactions et douceurs ?

— Bien menues en tout cas !

— Cherchez ! vous allez trouver.

Courbé sur le feu qu'il tisonnait, il se pencha, comme en boudant, sur ses souvenirs :

— Voyons ? depuis la semaine dernière ? Qu'est-ce qui, diable, a bien pu me faire plaisir ? Rien ! Absolument rien ! Ah ! si ! peut-être... Une chose. Une seule. Avouez que c'est maigre ?

— Enorme ! Une chose agréable par semaine ! Peste, mon petit homme ! mais moi ça me suffirait et je prendrais tout de suite un abonnement, à vie. Et quelle a été cette lueur exceptionnelle de vos ténèbres ?

— Le ballet d'*Iphigénie en Aulide*, à l'Opéra-Comique. Cette M^{me} Mariquita qui l'a conçu et animé est une manière de génie. Du corps féminin

elle tire — par les pieds — des pensées, tour à tour gracieuses, sensuelles et nobles. Elle fait dire aux jambes des choses fines ou profondes qui ne se peuvent pas plus traduire qu'une phrase de belle musique. Elle a le sentiment du temps et du lieu et du ciel, qu'ils soient tous trois grecs, romains, carthaginois ou Louis XVI. Si Renan bénissait encore au milieu de nous il eût été certainement là l'autre soir au foyer du théâtre, versant quelques phrases de miel sur la créatrice de ces chorégraphies savoureuses qui — en l'attendant — debout, modeste et fière, droite et petite, avec une figure de race aux cheveux blancs, recevait à la fois les tributs admiratifs de M. le sous-secrétaire d'Etat Dujardin-Beaumetz, et de Paul Déroulède, tous deux peintres militaires. Oui, ce soir-là, je ne m'ennuyai point.

— Et vous vous plaignez ! Cherchez encore ? Vous allez me déterrer une seconde joie ?

— Non, c'est l'unique... Ah ! cependant, vous avez raison ! Je ne sais pas mentir. J'ai pu assister à la réception de Donnay.

— Mais vous êtes à tuer ! Tous les bonheurs vous foncent dessus. Les danses et l'Académie ! Placide, vous menez l'existence d'Alcibiade ! Eh bien ? Cette mémorable séance a dû vous ravir ?

— Oui. Et elle m'attrista. J'ai l'âge de Donnay, je l'ai connu quand nous avions déjà près de cinquante ans... mais à nous deux ! Dans ce temps-là, nous partagions ! Tandis qu'aujourd'hui !... Et alors, le rappel du *Chat noir*, des premiers vers, des choses futiles et dorées de la vie, tant de morts — de toutes sortes — derrière nous déjà, le grand Sorel et le pauvre Salis, Alphonse Allais aux yeux bleus... et d'autres, bien différents sans doute, mais devenus, parce que ce sont des morts, tous égaux et émouvants, les purs comme les purifiés, et dont les ombres flottaient, volaient, douces et rassurantes, au-dessus de nos têtes d'un jour, dans cette grande cage tumulaire de la coupole saturée de vraie et de fausse éloquence, aux échos de crypte réveillés deux ou trois fois l'an... tout cela m'avait fait remonter du fond du cœur quelques larmes... des bonnes, des conservées, de celles d'autrefois. J'ai su en public, les amuser et les mettre en retard. Mais après, m'en allant seul, dans un vieux fiacre, le long de la voie appienne des quais, par le soir d'une grâce infinie et rose, qui tombait avec des langueurs d'illusion perdue, j'ai senti que, sur ma joue, furtivement, elles m'échappaient.

— Placide, je vous aime. Je vous aime mieux ainsi sentimental qu'énergumène, et le profit qu'à mes yeux vous retirez de cette minute exquise de faiblesse ne se peut imaginer. Aussi, maintenant que vous voilà malgré vous lancé dans les pacifiants aveux, j'ai la certitude qu'une troisième et suprême joie vous est échue à la suite de ces deux autres. Tout va par trois.

— Je n'en disconviendrai pas, fit-il avec simplicité. Ma troisième eut lieu la veille de Noël.

— Il a réveillé ! m'écriai-je.

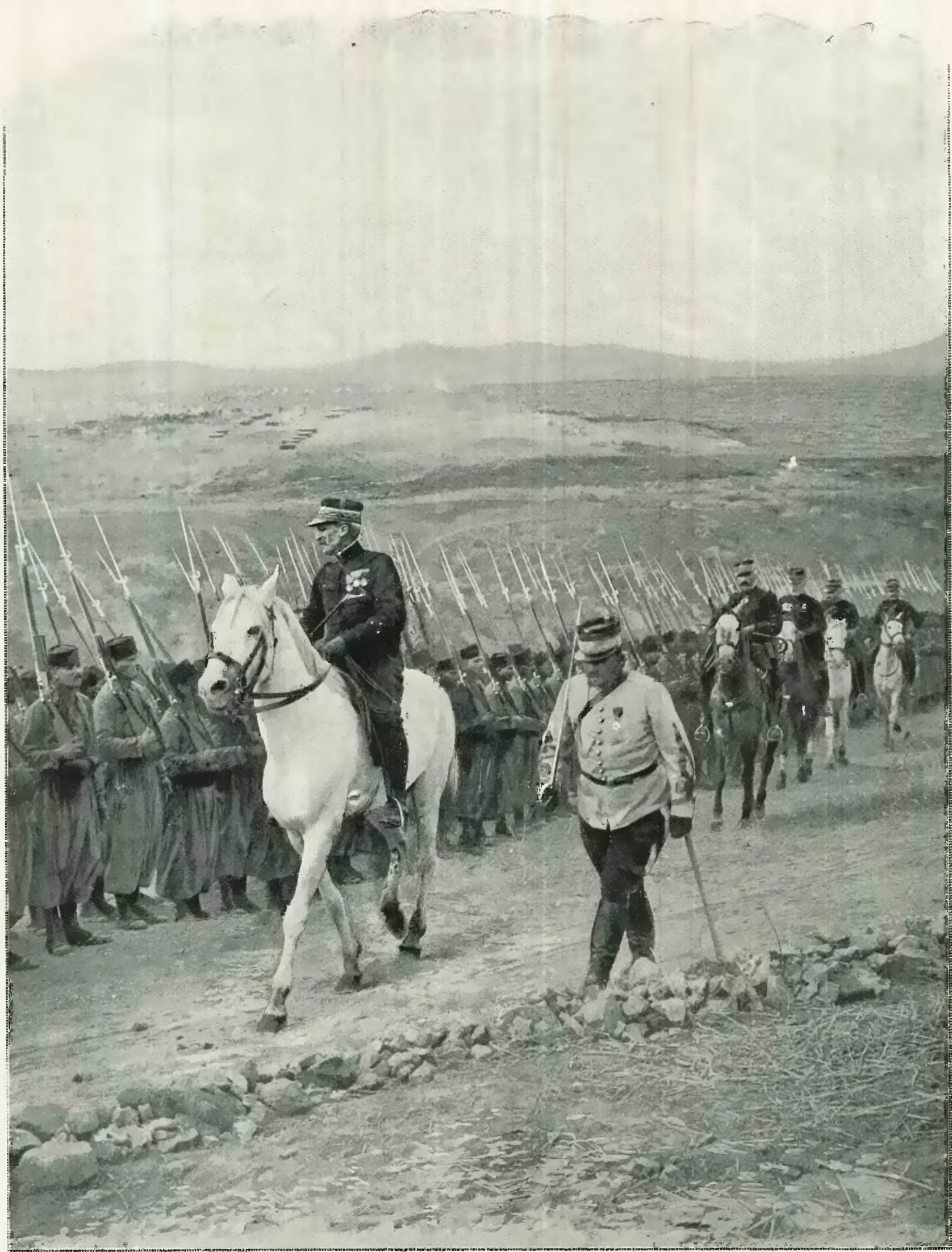
— Non, rectifia-t-il doucement. J'ai été à la messe de minuit. Je m'étais promis, à cette occasion, de retomber en enfance. De temps en temps, c'est une chute salutaire. Bien qu'on n'y fût pas venu pour manger, la petite église de quartier que j'avais choisie était aussi pleine qu'un restaurant, et cette nuit-là j'ai dormi d'un sommeil de crèche en entendant des hautbois.

— Convenez donc, lui dis-je, en le quittant, que la vie est bonne ?

— Oui, fit-il. Quand on l'oublie.

HENRI LAVEDAN.

(Reproduction et traduction réservées.)

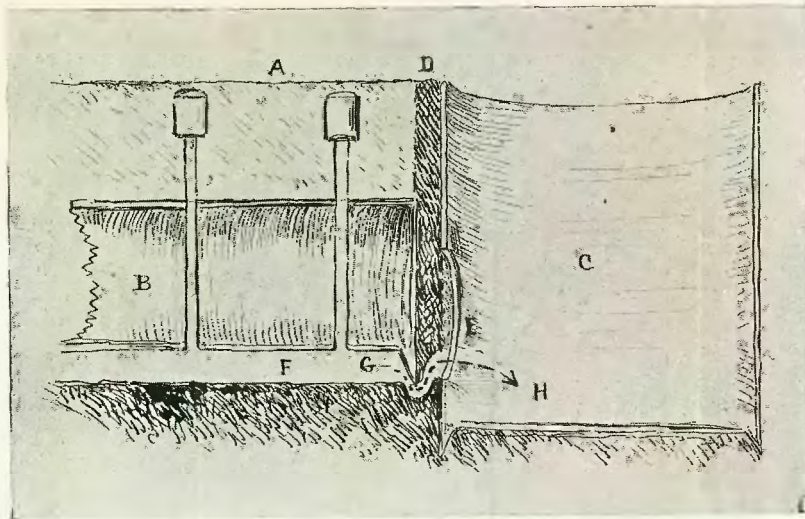


SUR LA FRONTIÈRE ALGÉRO-MAROCAINE. — Le général Bailloud, les généraux Lyautey et Bernard passent la revue des troupes au camp de Martimprey. — *Phot. Hubert Jacques.*

Avant leur entrée en campagne contre les Beni-Snassen, les troupes placées sous le commandement du colonel Branlière avaient été visitées, au camp de Martimprey, par le général Bailloud. Le 11 décembre, à la nuit tombante, le général en chef arrivait au camp, où il allait coucher. Le lendemain, au matin, les troupes étaient sous les armes pour la revue, et le général Bailloud, suivi des généraux Lyautey et Bernard, passait à cheval sur le front de la colonne, prête à partir. Il n'eut garde de manquer, au cours de cette revue, de féliciter le lieutenant Maire-Sébille pour la bravoure et l'endurance qu'il avait montrées

dès le début des événements dans ses opérations, à la frontière algérienne, contre les agresseurs.

C'est d'ailleurs une chose qui ne saurait surprendre, mais qu'on est heureux de pouvoir signaler à chaque occasion nouvelle, que la belle tenue, l'entrain, la gaieté tranquille de nos troupiers et de leurs officiers au cours de cette campagne, et la photographie que nous donnons du lieutenant Faure blessé au combat d'Aïn-Sfa, mais souriant à l'objectif, tandis qu'on le transporte à l'ambulance, en est une preuve de plus.



Coupe des caissons du Métropolitain où s'est produit l'accident.

A, niveau de la chaussée. — B, long caisson destiné à la station Cité. — C, caisson elliptique pour les accès de la station. — D, tranche de sol de 1 m. 50 entre les deux caissons. — E, masque de l'ouverture du caisson elliptique. — F, chambre de travail où s'est produit l'accident. — G, point où travaillaient les victimes. — H, point où les cadavres ont été retrouvés après avoir été projetés de la chambre F dans le caisson C.

UN GRAVE ACCIDENT SUR UN CHANTIER DU MÉTROPOLITAIN

Un accident, qui a coûté la vie à cinq ouvriers, s'est produit lundi soir dans le caisson dont on achevait le fonçage sur le Marché aux fleurs et qui constituera la station Cité. Il présente des circonstances extrêmement bizarres qui ont été dénaturées par une foule de récits contradictoires et que nous allons préciser.

Nous avons publié, le 6 avril dernier, une vue montrant le groupe de caissons du Marché aux fleurs qui, alors, émergeaient encore du sol. La construction de celui où vient de se produire l'accident n'était d'ailleurs pas achevée.

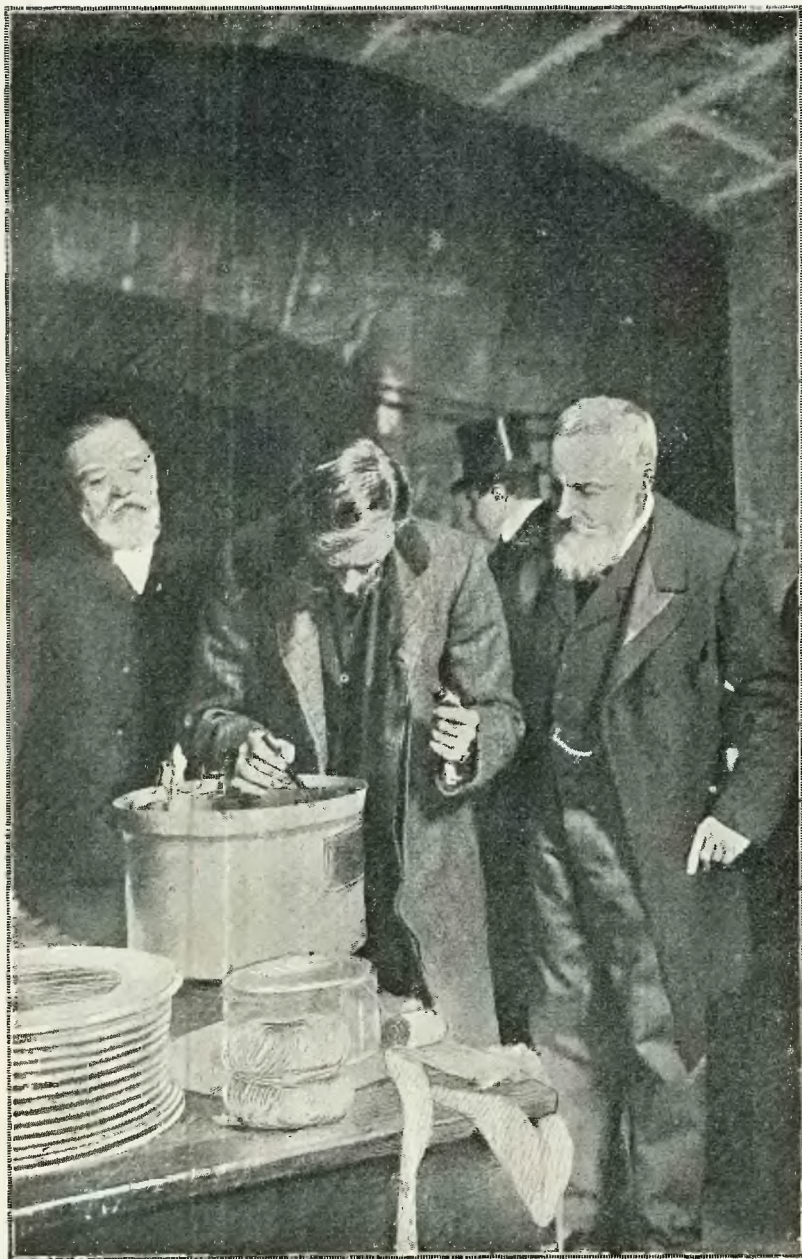
Depuis, les travaux ont été activement poussés et, lundi, ce caisson B, long de 66 mètres, sur une hauteur extérieure de 12 m. 50, reposait à environ 20 mètres sous la chaussée A, soit à 12 mètres au-dessous du niveau de la Seine. Il devait s'enfoncer encore d'à peu près 3 mètres.

Il est flanqué, à chaque extrémité, d'un caisson elliptique réservé aux accès de la station et dont il est séparé par une tranche de sol D de 1 m. 50 d'épaisseur. Du côté de la caserne de la Cité, le caisson elliptique C, dont le plafond affleure au niveau de la chaussée, se trouve à sa place définitive. Par conséquent, l'ouverture (provisoirement masquée) qui doit servir au passage des trains n'est pas encore au même niveau dans les deux caissons : la partie inférieure de l'ouverture E du caisson elliptique est au niveau de la chambre de travail F du grand caisson, où l'on sait que les ouvriers opèrent sous la protection de l'air comprimé.

Il s'est produit un *renard* ou fuite d'air comprimé de l'intérieur à l'extérieur du caisson sous la paroi regardant le caisson elliptique côté caserne de la Cité. Cet air comprimé, trouvant hors du caisson la pression atmosphérique ordinaire, s'est échappé avec une force d'autant plus grande que le trou, mesuré depuis, ne devait pas avoir, alors, beaucoup plus de 25 centimètres de hauteur sur un mètre de longueur. Cinq ouvriers occupés sur ce point, en G, ont été entraînés par la trombe et les corps de trois d'entre eux ont été retrouvés en H dans le caisson elliptique dont le masque E a été défoncé.

Ce défoncement a, peut-être, été produit par la colonne d'air comprimé. Mais, au moment où nous mettons sous presse, les ingénieurs qui déclarent l'accident tout à fait extraordinaire, émettent une hypothèse qui expliquerait à la fois ce défoncement et l'origine de la fuite.

Le grand caisson venait d'effectuer une descente de 30 centimètres. On suppose qu'au lieu de s'enfoncer verticalement, il a décrit un arc de cercle l'inclinant du côté de la Seine et, par conséquent, le relevant à l'extrémité opposée et y déterminant un jour. Autour de ce jour, le sol, affouilli par l'air comprimé, provoquait bientôt un mouvement de bascule en sens contraire et remettait le caisson à peu près d'aplomb, mais en le rapprochant du caisson elliptique dont la paroi aurait alors cédé sous l'effet de la pression énorme ainsi imprimée au sol intermédiaire.



A L'OPÉRA. — La mise en cave des voix des grands chanteurs.

Sur quatre-vingt-onze ouvriers occupés dans le grand caisson, aucun ne s'était aperçu de l'accident. Car l'air comprimé continuait à arriver par en haut, à mesure qu'il s'échappait par en bas, et il subissait une dépression imitant une condensation instantanée qui emplissait la chambre de travail d'un brouillard compact.

La chambre F et le caisson C sont envahis par l'eau, et l'on va procéder à l'épuisement, après lequel on retrouvera certainement les corps des deux derniers ouvriers au fond du caisson C. Il faut, certes, déplorer la fatalité qui a causé la mort de cinq hommes dans des conditions si étranges. Mais il est juste de constater que c'est le premier accident sérieux au cours des travaux si difficiles et si délicats de la traversée de la Seine, qui se poursuivent régulièrement depuis plus de deux ans.

F. H.

J. JANSSEN

M. Janssen, directeur de l'observatoire de Meudon, membre de l'Académie des sciences, commandeur de la Légion d'honneur, vient de mourir à l'âge de quatre-vingt-trois ans. Il était né à Paris le 22 février 1824.

Doué de goûts artistiques, après avoir tout d'abord étudié la peinture, pour laquelle il montrait de très sérieuses dispositions, il se tourna définitivement vers la science, qui le passionnait encore davantage ; il passa brillamment les licences de mathématiques et de physique, conquist le doctorat avec une thèse remarquable, et, ces étapes franchies, ne tarda pas à se signaler par ses travaux personnels. De ces travaux importants, beaucoup devaient s'ac-

complir à cet observatoire de Meudon qu'il avait fondé, il y a une trentaine d'années.

Une activité incessante, une véritable intrépidité scientifique, telles sont les principales caractéristiques de cette belle carrière de savant. Pour observer les phénomènes qui l'intéressaient, il n'hésita jamais à entreprendre les plus lointaines expéditions, en Egypte, dans l'Inde, au Japon, aux îles Carolines. En 1870, il partait en ballon, de Paris assiégé, afin de ne pas manquer une éclipse de soleil en Algérie. Dans ces dernières années, on vit le vaillant vieillard se faire porter jusqu'au sommet du Mont-Blanc, où, de 1891 à 1893, il avait construit un observatoire, avec le généreux concours de M. Raphaël Bischoffsheim.



M. Janssen. — Phot. Boissonnas et Taponier.

En 1889, comme s'il pressentait la télégraphie sans fil, il avait attiré l'attention sur l'utilisation de la tour Eiffel pour les communications télégraphiques à grande distance.

Astronome et physicien, Janssen s'était spécialement occupé de la constitution physique du soleil et avait fait faire de notables progrès à la photographie astronomique. Entré à l'Académie des sciences en 1873, il était en outre membre du Bureau des Longitudes et membre associé de la Société royale de Londres.

DANS LES SOUS-SOLS DE L'OPÉRA

Mercredi dernier, dans l'après-midi, une cérémonie singulière et tout à fait inédite rassemblait quelques invités dans les sous-sols de l'Opéra. Sous ces voûtes silencieuses, dans ces souterrains qui, pour la circonstance, avaient pris un aspect de crypte ou de catacombes, on procéda — si l'on peut dire — à la mise en cave des voix de nos plus illustres chanteurs contemporains. En présence de M. Malherbe, bibliothécaire de l'Opéra, du chimiste Bardy, de M. Clark, promoteur de l'idée, des représentants du ministre de l'Instruction publique et du sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, des disques de gramophone enregistrés furent disposés de manière à ne pas se trouver en contact immédiat les uns avec les autres et placés dans une double boîte où l'on fit le vide ; ce récipient, soudé, a pris place dans l'un des casiers métalliques aménagés dans un mur construit exprès pour recevoir les caisses de disques à mesure qu'elles parviendront. Cette petite cérémonie doit se renouveler de vingt ans en vingt ans et les caisses de disques ne pourront être ouvertes que dans cent ans. Nous signalons simplement à titre documentaire cette tradition curieuse qui s'établit, car, seuls, les arrière-petits-neveux des générations actuelles — les abonnés de *L'Illustration* du siècle prochain — connaîtront les résultats de la première exhumation.

Le dirigeable *Ville-de-Paris* passant en vue de Crécy-en-Brie.

UN FAUX DÉPART DU « VILLE-DE-PARIS »

Depuis la perte du *Patrie*, qui causa une consternation générale, tous les regards se sont portés sur le *Ville-de-Paris*, le dirigeable offert au ministère de la Guerre par M. Deutsch de la Meurthe. Aussi est-ce avec une vive curiosité que chacun suivit, ces temps derniers, les évolutions du ballon au-dessus de Paris. Les résultats furent si satisfaisants que les aéronautes annoncèrent leur intention de se rendre prochainement à Verdun. Tous ces jours passés on était prêt, au hangar de Sartrouville, pour le départ, et l'on n'attendait plus qu'un temps et un vent favorables pour filer vers l'est.

Mardi, à 9 h. 15 du matin, le commandant Bouttiaux, accompagné de M. Henry Kapferer et du mécanicien Paulhan, montait dans la nacelle et donnait le signal du « lâchez tout ». Le dirigeable fit un tour sur Paris, puis se



A Couilly-en-Brie : M. Deutsch de la Meurthe lorgne son dirigeable.

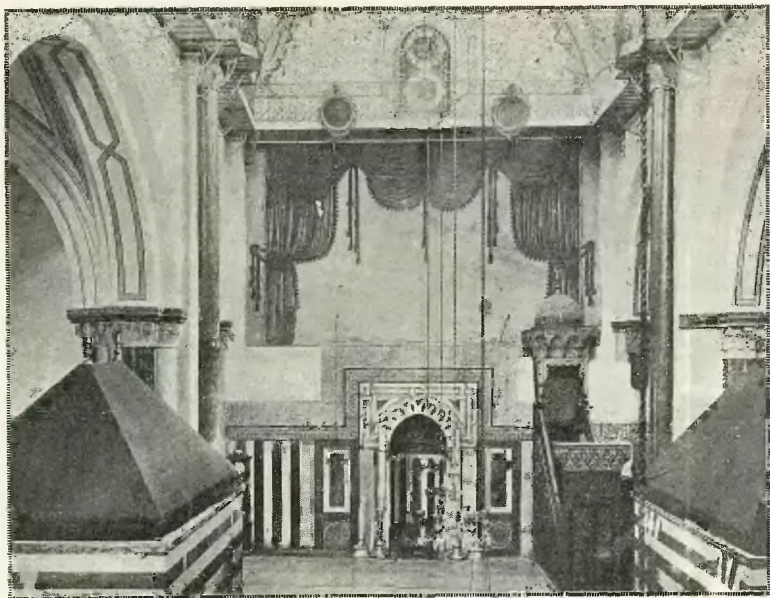
dirigea vers l'est à allure rapide. Il franchit les fortifications à 10 h. 30, atteignit Lagny à 11 h. 25, passant juste au milieu du pont. Les curieux étaient massés, la tête levée, admirant le bel aéronef, qui s'était déjà promené une fois au-dessus de cette ville. L'enthousiasme fut grand quand on vit que le *Ville-de-Paris* continuait sa course vers la frontière.

Bientôt le dirigeable docile plane au-dessus des belles campagnes de la Brie. Les paysans sortent de chez eux ; dans les champs, les travailleurs s'arrêtent. Seuls, les oiseaux s'enfuient, effrayés par le monstre énorme qui vient troubler leur vol.

A midi 10, le *Ville-de-Paris* passait au-dessus de Voisin, à 4 kilomètres de Coulommiers. Malheureusement, c'était là le terme de ce voyage. Les aéronautes, jugeant qu'ils étaient partis trop tard et n'arriveraient à Verdun qu'à la nuit, virèrent et rentrèrent à Sartrouville à 2 h. 1/2 ayant effectué 150 kilomètres en cinq heures dix minutes.

Sur le pont de Lagny : les curieux regardant passer le *Ville-de-Paris*.

Photographies prises de l'automobile mise à la disposition de L'Illustration par M. Henri Fournier, pour suivre le *Ville-de-Paris* jusqu'à Verdun.



Le tombeau de Rébecca.

Le tombeau d'Isaac

Vue d'ensemble de la mosquée El-Khalil, à Hébron.

LA MOSQUÉE D'HÉBRON ET LES TOMBEAUX DES PATRIARCHES

Il est encore, par le monde, des lieux sacrés, des sanctuaires inviolables dont nul profane ne saurait franchir le seuil. De ce nombre est la mosquée fameuse d'Hébron qui abrite, comme un tabernacle, sous ses voûtes en ogive, la « caverne double du champ qui regarde Mamré », selon les paroles mêmes de la Genèse, où Abraham enterra sa femme Sarah, où il devait la suivre plus tard, où, après lui, devaient venir dormir ses fils.

« Aujourd'hui — a écrit Pierre Loti, dans *Jérusalem*, ce livre si émouvant — aujourd'hui, l'entrée en est défendue même aux musulmans. Quant aux chrétiens et aux juifs, la mosquée aussi leur est interdite ; ils n'y pénétreraient ni par les influences, ni par la ruse, ni par l'or, — et, il y a une vingtaine d'années, quand elle s'ouvrit pour le prince de Galles, sur un ordre formel du sultan, la population d'Hébron faillit prendre les armes. »

Or, l'objectif vient de violer la mosquée d'Hébron. Un de ces musulmans, qui en défendent si âprement l'accès, y est entré, a dressé un appareil, a pressé le déclic. Et il en a rapporté ces clichés que nous reproduisons et qui mettent à la portée de tous les yeux infidèles l'image des mausolées que l'islam a pieusement édifiés au-dessus des tombes des patriarches d'Israël et que si peu de pèlerins chrétiens furent admis à contempler.

Hébron, à l'occident de la mer Morte, à 30 kilomètres environ au sud de Jérusalem, fut, de tout temps, fameuse entre les villes de la Palestine. D'après la tradition, elle serait l'une des cités les plus anciennes du monde entier. Elle demeure vénérable par la célébrité dont elle jouit, pour le rôle considérable qu'elle a joué dans l'histoire du peuple d'Israël, pour tant de souvenirs qu'elle évoque. Son nom, à chaque instant, revient dans la Bible.

Elle s'appelle d'abord la ville d'Arba. Mais, avant qu'elle fût fondée, les vieillards, peut-être, contaient aux enfants que, dans cette vallée, aïen tua son frère Abel ; qu'Abraham avait séjourné là, près du bois de Mamré ; qu'il y dormait son dernier sommeil près de sa vieille Sarah, dans la caverne de Macpélah qu'il avait achetée quatre cents sicles d'argent de Héphron le Hétien, et que, plus tard, Isaac, avec Lia, sa première femme, et Rébecca, puis Jacob, dont le corps avait été rapporté d'Égypte par ses fils, et Joseph, lui-même, reposaient là, leurs ossements rassemblés autour de ceux de l'ancêtre.

Josué assiége Hébron, la prend, la donne à Caleb, son frère. David y est sacré roi et y réside sept ans. Abner y est assassiné par Joab, le neveu de David : Absalon, révolté contre son père, y établit son quartier général. Bien plus tard, ville importante du royaume de Juda, à la fin de la captivité de Babylone, elle tombe au pouvoir des Iduméens, et n'est délivrée que par Judas Macchabée.

Après bien des vicissitudes, la ville est prise par les musulmans, et, en mémoire d'Abraham, qu'ils vénèrent, comme ils vénèrent Moïse, ils

l'appelleront El-Khalil — l'ami de Dieu — l'un des noms mêmes que la Bible donne au vieux patriarche de Chaldée.

Les croisés reconquirent Hébron, que Godefroy de Bouillon offre comme fief à Gérard d'Avesnes. Ce n'est plus, après le siège, qu'une ruine qu'on rebâtit, qu'on érige en évêché sous le nom nouveau de Saint-Abraham. Une église franque s'y dresse que les mahométans, quand ils reprendront la ville, à leur tour, en 1187, transformeront en mosquée : *mesdjid el Khalil*.

Or, cette église, cette mosquée s'élève justement au-dessus de la grotte de Macpélah, où reposent les prophètes. Et c'est un lieu sacré également pour les musulmans, pour les chrétiens et pour les juifs.

Mais les musulmans, ses actuels possesseurs, la gardent jalousement, fanatiquement, et les habitants d'Hébron

sont renommés pour leur ferveur intransigeante, au point qu'aucun « infidèle » ne saurait trouver à se loger chez l'un d'eux. Pas de *bakhich* qui puisse faire s'entr'ouvrir, seulement, pour un chrétien ou pour un juif, les portes de la mosquée.

Les photographies que nous donnons ici de son intérieur sont donc d'insignes raretés. Car on pourrait compter les Européens qui y pénétrèrent.

Depuis les temps de la domination franque, où, à prix d'argent, et difficilement, on descendait jusqu'aux tombeaux, Ali Bey — cet extraordinaire aventurier qui, au commencement du d.x-neuvième siècle, converti à la religion de Mahomet, parcourut paisiblement, jusqu'au moment où le poison châtia ses sacrilèges, tous les pays d'islam, et qui fut, en Espagne, préfet de l'empire, sous le roi Joseph — Ali Bey fut le premier Occidental qui foula le pavé de la mosquée.

L'exactitude de la description qu'il en a rapportée a été confirmée, depuis lors, par la visite que furent admis à faire à la mosquée sacrée le prince de Galles — actuellement le roi Edouard VII — en 1862, puis le marquis de Bute, en 1866.

La *mesdjid el Khalil* renferme toute une série de tombeaux richement parés, mais qui ne sont que des cénotaphes, dressés au-dessus d'une crypte secrète, de la fameuse caverne de Macpélah, qui recèle les sépultures.

Le pavé de la cour, formé de pierres polies, remonterait, d'après un auteur arabe, à Salomon.

« Trois portes de bois plaquées en argent s'ouvrent dans un vestibule renfermant les tombeaux d'Abraham et de Sarah (1), chambres voûtées dont les murs sont revêtus de marbre. Les sarcophages sont recouverts de soie verte, magnifiquement brodée en or. Ali Bey en compta neuf, étendus l'un sur l'autre sur le tombeau d'Abraham. »

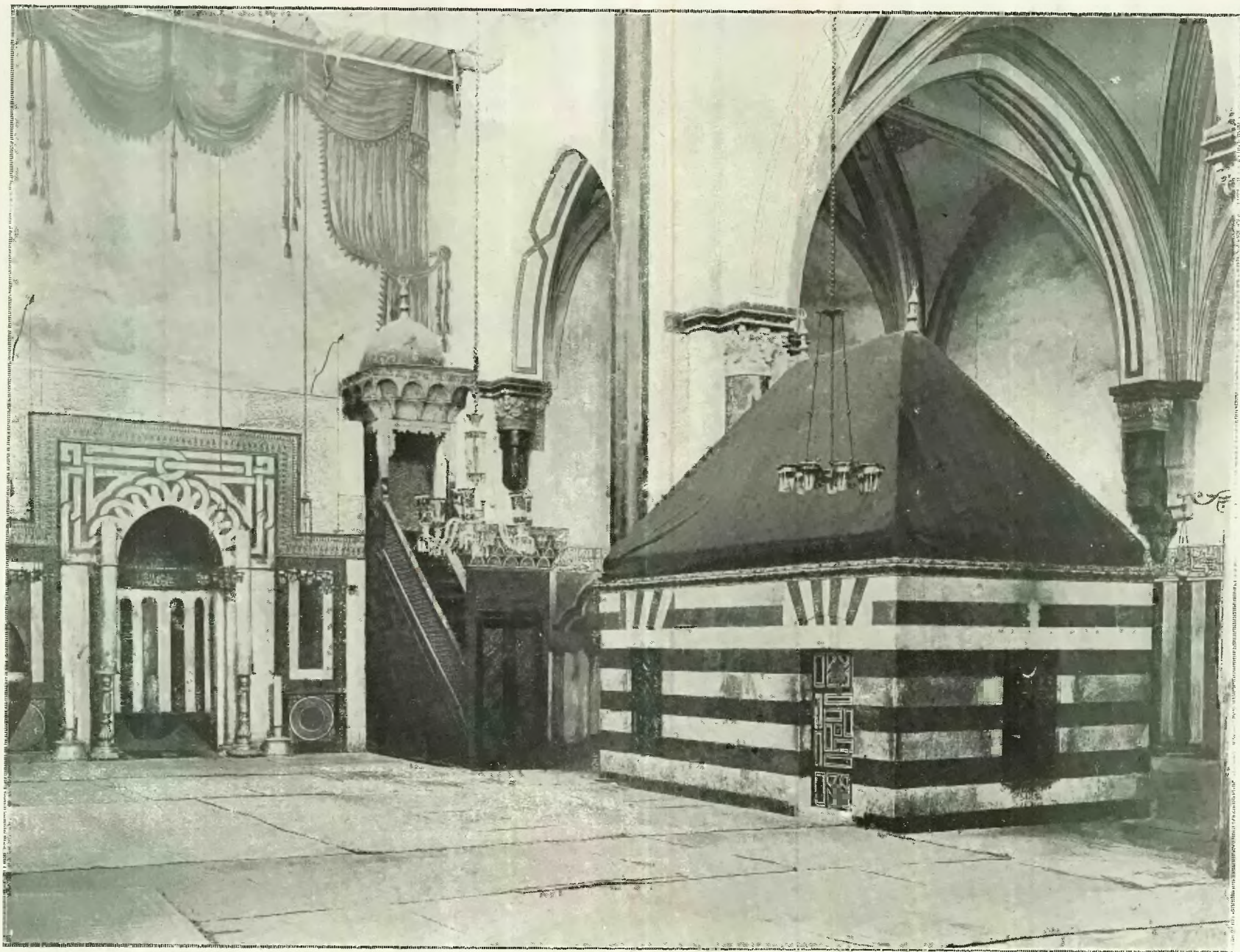
La mosquée est un vaisseau à trois nefs ogivales, où s'affirme l'œuvre des croisés — l'*opus francigenum*, la belle église de France — avec des revêtements de marbre.

« On aperçoit à droite, le tombeau d'Isaac ; à

(1) *Itinéraire de l'Orient*, t. III, par Ad. Chauvet et E. Isambert. Collection des « Guides Joanne », — d'où a été tiré en partie cet article.



Tombeau du patriarche Joseph



Le Mihrab.

Le Menber.

Tombeau du patriarche Isaac.

gauche, le tombeau de Rebecca, édifices isolés. Le *mihrab*, la niche ménagée dans le mur dans la direction de la Mecque, et devant laquelle se place l'imam, pour la prière, est au centre, près du tombeau d'Isaac. » On le voit sur l'une des photographies, en arrière du *menber*, de la chaire, en bois précieux délicatement guiloché, et fouillé.

« Du côté ouest, à l'entrée, un petit édifice recouvre une grotte profonde de 4 mètres environ, au-dessous du pavé de la mosquée, et dont lord Bute a pu apercevoir le sol rugueux... Mais aucun

Européen n'a pu y pénétrer, et l'entrée en paraît interdite aux musulmans eux-mêmes. C'est là, d'après une tradition ininterrompue, la caverne de Macpélah, où Abraham ensevelit Sarah. Elle sert de lieu de sépulture à Abraham, à ses fils et à leurs femmes. »

Quelles cendres reposent dans cette nécropole mystérieuse et si bien gardée ? Benjamin de Tudèle, un juif errant qui courait le monde au douzième siècle, affirme avoir descendu dans les ténèbres de la caverne. Elle comporterait trois chambres situées

à des étages différents. Les deux premières seraient vides. Dans la troisième — le saint des saints, vraiment — le voyageur aurait vu les six véritables tombes, portant chacune son épitaphe gravée dans la pierre. »

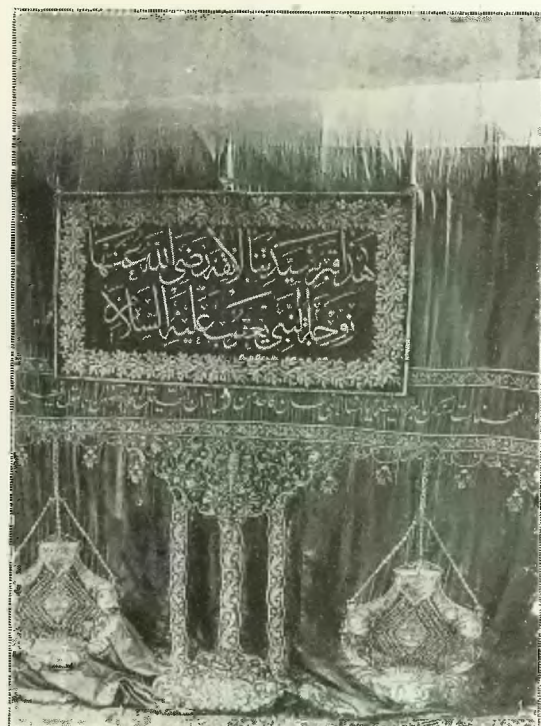
Voici déjà — chose incroyable — les photographies des cénotaphes parés comme chez nous, aux siècles de foi, les reliquaires. Pourquoi ne garderions-nous pas l'espoir de pouvoir publier un jour les clichés, au magnésium, de ces six sarcophages, avec leurs inscriptions jusqu'à présent indéchiffrées ?



Tombeau de Sarah, femme d'Abraham

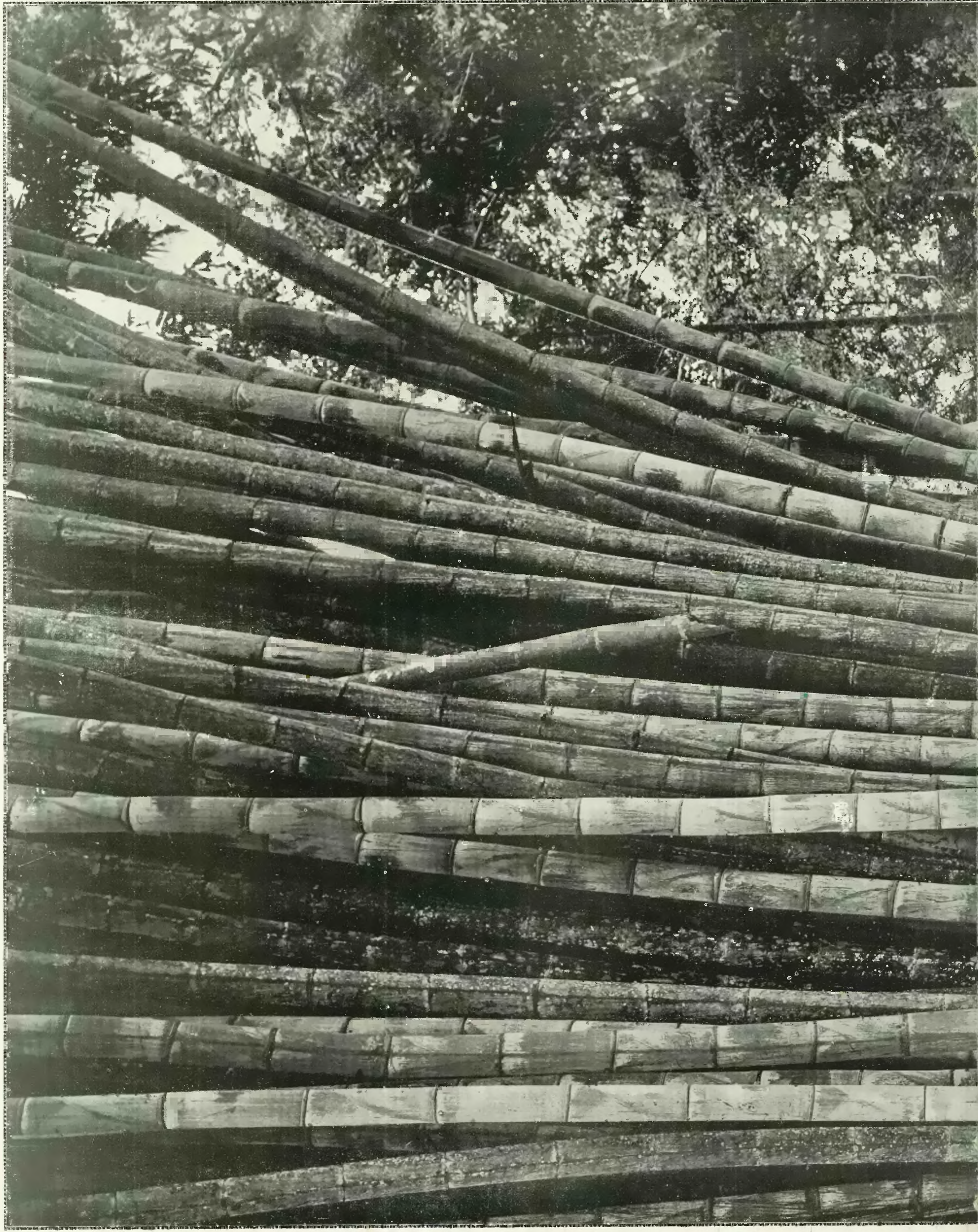


Tombeau du patriarche Jacob.



Tombeau de Lia, femme de Jacob.

LES TOMBEAUX DES PATRIARCHES DANS LA MOSQUÉE D'HÉBRON, EN PALESTINE





LES BAMBOUS GEANTS DE PERADENYA, A CEYLAN

Copyright H. G. Ponting. F. R. G. S. — Voir l'article, page 438.



Dans les jardins d'Ar'bal : le caïd Si-Kaddour et sa famille.

CHEZ LES BENI-SNASSEN

Au moment où les Beni-Snassen occupent tant l'attention, nous avons demandé à M. le professeur Louis Gentil de parler à nos lecteurs de ces montagnards remuants. M. Gentil, qui était le compagnon de M. de Segonzac dans le voyage d'exploration où celui-ci fut fait prisonnier, qui, ensuite, au moment du meurtre, à Marrakech, du docteur Mauchamp, son ami, remplit un rôle des plus méritoires, a passé tout l'été dernier dans la région d'Oujda, où il était chargé d'une mission scientifique. Il eut alors l'occasion d'aller chez les Beni-Snassen, et c'est le récit de cette visite qu'il nous donne ici :

Le 7 août dernier, la cour de la kasbah d'Oujda offrait, de grand matin, une assez vive animation. Des cavaliers du goum et des spahis étaient convoqués à cette heure matinale pour nous faire escorte, sous la conduite du capitaine Mougin, chef de la mission militaire française.

Le but de notre excursion, qui devait durer une dizaine de jours, était les montagnes des Beni-Snassen et de la frontière du Kiss.

Nous devons atteindre le massif par le col du Guerbus et, tandis que nous chevauchons en côtoyant les avant-monts escarpés, je me livre à bien des réflexions sur ces montagnes impénétrées.

Leurs habitants se distinguent des gens de la plaine par une indépendance farouche, et leurs nombreux méfaits, commis en pays algérien, m'avaient convaincu autrefois, alors que je parcourais la région frontière, de la férocité des Marocains.

Mais, malgré tout, j'ai conservé le vif désir de parcourir ces vallées aux parois escarpées, de gravir les crêtes aiguës qui se profilent devant nous, domi-

nées par la pointe élevée du Ras Four'al; et j'ai le secret espoir, maintenant, de pénétrer un peu les mystères qui enveloppent ces montagnes.

Nous arrivons au bout de la plaine, et, si loin que la vue puisse s'étendre, nous apercevons partout, sur le revers méridional du massif, de profondes vallées au pied desquelles des vergers, de nombreux villages, Sefrou, Aïn-Sfa, Oulad-Meriem, sont, parmi ces régions nues et stériles, comme la caractéristique de la présence de l'eau. Ailleurs des groupes de maisons juchées sur des sommets rocheux rappellent, en moins beau, la grande Kabylie.

Du col du Guerbus nous apparaît tout un monde nouveau.

Nous avons devant nous la riche plaine des Trifas, à l'ouest la chaîne des Kbdana, qui guide jusqu'à son embouchure le cours de la Moulouya et se termine à la pointe du cap de l'Eau. Les îles des Zaffarines, célèbres par leurs présidios, émergent dans le bleu de la Méditerranée.

Le côté algérien nous offre le chaos des massifs des Attia, des Msirda, et les pitons rocheux des Menasseb-Kiss, le petit plateau du Birrou, semblent comme destinés à la défense de la partie la plus accidentée de notre frontière.

Ar'bal, où nous arrivons après avoir aperçu au passage la redoute Martimprey, est situé au pied de la montagne, au bord de la plaine des Trifas. Ce n'est plus un village, mais un groupe de villages disposés de part et d'autre d'une vallée profondément encaissée dans laquelle coule une eau claire issue du fond d'une large piscine, l'Aïn-Ar'bal.

Au-dessus ce n'est que pierres, que chaos de rochers qui dominent des à pic. A nos pieds, de riches vergers où des figuiers, des amandiers, prospèrent partout où peuvent couler les eaux de la source. Et, comme je demandais, à un notable des tribus, pourquoi cette eau bienfaisante n'était pas, comme à Figuig, ou comme dans l'Atlas, mieux canalisée, utilisée avec plus de parcimonie; pourquoi les gens du pays n'essayaient pas de rechercher plus loin, par des puits convenablement creusés, une eau qui doit exister en profondeur, à toutes mes questions, il était invariablement répondu : « C'est impossible, car nous manquons de haken, de maître, d'autorité. »

De fait, les Beni-Snassen manquent de maître, ou du moins, quoique groupés dans une même région naturelle, ils sont divisés. On y distingue, en effet, quatre tribus, les Beni-Ouimech, les Beni-Attig, les Beni-Mengouch et les Beni-Khaled, et chacune d'elle a ses chefs. Seule la dernière, qui touche à notre frontière, comprend la nécessité, et peut-être un peu les bienfaits qu'elle pourrait tirer, d'entretenir avec nous des rapports de bonne amitié. Les autres sont, par contre, parmi toutes les tribus qui constituent l'amalat d'Oujda, les seules qui nous soient restées nettement hostiles.

C'est ainsi que les Beni-Khaled d'Ar'bal sont, au moment de notre visite, menacés par leurs voisins, parce qu'ils ont avec nous des relations que leur imposent la situation de leurs villages et le trafic de leurs marchés.

Tout cela nous est dit avec détails par les notables de la tribu et par le caïd Si-Kaddour sous les arbres des jardins, sous les figuiers où l'on va nous offrir la diffa préparée en notre honneur, le classique méchoui, le mouton rôti entier.

Tout ceci se passait le 7 août dernier.

Le lendemain matin, jour de marché, le capitaine Mougin faisait, à la prière du caïd, une apparition au Souk avec ses gouniers et ses spahis, et sa présence suffisait à éviter sans doute quelque acte d'hostilité à l'égard de nos hôtes.



En excursion dans les montagnes des Beni-Snassen.

Les temps sont bien changés, et nos troupes viennent précisément de détruire la maison de Si-Kaddour, notre amphitryon d'alors.

Vers 8 heures, le goum d'Adjeroud venait nous chercher et pendant plusieurs jours nous cheminions, au hasard de mes recherches, sous la protection du lieutenant Maire-Sébille et du sous-lieutenant Chauvelot, tous deux préposés à la garde de notre frontière. Des événements retentissants devaient nous dire plus tard qu'ils sauraient héroïquement, au besoin, en défendre l'accès.

Quelques semaines après cette excursion d'Ar'bal, les circonstances me conduisaient plus loin, à l'autre bout du pays des Beni-Snassen, où le marabout guerrier Bou-Amama, avec lequel des pourparlers de paix étaient engagés, attendait ma visite.

Je partis escorté seulement, sur sa recommandation expresse, de quatre goumiers du bureau arabe d'Oujda. Bou-Amama voulait montrer ainsi que je n'avais rien à craindre dans les régions soumises à son autorité.

De fait, les 60 kilomètres qui séparent Oujda de la Zaouïa furent, à l'aller comme au retour, franchis sans difficulté. Aucune alerte sur notre chemin.

Mais quel désert que ce côté de la plaine des Angad ! C'est à peine si nous avons aperçu de loin un troupeau de moutons gardé par deux bergers, qui s'éloignèrent à notre approche, sans doute dans la crainte d'être raziés.

Bou-Amama était campé au bord de l'oued Bou-Redim, à 6 kilomètres de la casbah d'Aïoun-Sidi-Mellouk. Il avait là une cinquantaine de tentes ou de gourbis ; la Zaouïa comptait ainsi, y compris les hôtes de passage, de deux à trois cents personnes. Un goum d'une centaine de cavaliers, campé chez les Beni-Snassen, vint, au pas de charge, sur les ordres du marabout, me rendre les honneurs. Et je dus, pendant deux jours, exercer successivement mon appétit sur cinq moutons, sacrifiés à mon intention.

Le lendemain, le goum du grand chérif m'escortait en fantasia jusqu'à Aïoun-Sidi-Mellouk, et là j'eus le spectacle pénible de cette vieille casbah construite dans une situation pittoresque, habitée deux ans auparavant par plus de mille âmes, et aujourd'hui complètement vide avec ses maisons saccagées et démolies, y compris le Dar-Maghzen, ou maison du gouvernement, et la mosquée.

L'accueil que me fit le marabout fut très cordial, et tous ceux qui savent de quel protocole s'entourent les chérifs de l'importance de Bou-Amama seront surpris d'apprendre que plusieurs fois il sortit de sa cabane de branches et de chaume, ou *nouala*, pour venir vers ma tente et qu'à plusieurs reprises il me fit demander pour protester de son amitié pour les Français. Il crut devoir aussi m'offrir un cheval, mais il se refusa à me faire conduire plus loin dans les montagnes des Beni-Bou-Zeggou ou des Beni-Snassen, parce que, sans craindre pour ma personne, il ne voulait pas, disait-il, s'exposer à me laisser injurier.

Ses gens m'expliquèrent alors que les esprits étaient partout très surexcités à cause des événements de Casablanca ; les Marocains croyaient que les troupes françaises avaient été battues et ils disaient qu'il fallait s'opposer à l'envahissement du roumi.

Cela se passait au milieu de septembre.

Depuis, j'ai vu le caïd Si-Kaddour venir implorer la protection des tirail-



Types de Beni-Snassen au marché d'Ar'bal.

leurs de Sidi-Bou-Djenan pour défendre Ar'bal contre un miad de quatre cents hommes, réunis par les autres tribus des Beni-Snassen. Le caïd alla ensuite porter ses doléances aux autorités françaises d'Oujda, mais rien ne pouvait être fait pour le protéger.

Les graves événements récents nous ont dit la conséquence fatale de l'agitation qui se préparait. Les Beni-Snassen nous ont attaqués, ils ont violé notre frontière.

Et notre diplomatie, très bien représentée à Oujda, nos troupes admirablement entraînées et commandées, s'emploient à réparer tant bien que mal des dommages qu'on aurait peut-être pu éviter.

Il aurait fallu pour cela organiser la police dans tout l'amalat, c'est-à-dire entre la frontière et la Moulouya, et, dans ce but, installer des postes à Cheraa, à Aïoun-Sidi-Mellouk. Alors les Beni-Snassen, qui ne peuvent vivre dans leurs montagnes stériles et cultivent, depuis qu'ils sont en guerre avec les Angad, la riche plaine des Trifas, eussent été entre nos mains parce que nous eussions possédé la clef de leur grenier et commandé leurs marchés.

Cela était encore facile il y a quelques mois, tout en évitant les coups. Mais aujourd'hui la soumission définitive de ces tribus guerrières semble plus compliquée, car « la poudre a parlé ».

La tribu frontière des Beni-Khaled a marché contre nous et, en admettant que l'agitation soit déjà calmée, les Beni-Snassen, s'ils se réjouissent de nos morts, n'oublieront pas facilement les leurs.

LOUIS GENTIL.



Chez Bou-Amama : les envoyés d'une tribu de la Moulouya conduisant des moutons en offrande dans la « nouala » du grand marabout

UNE « HERBE » GÉANTE : LE BAMBOU

(Voir notre gravure de double page.)

La photographie a, depuis longtemps, vulgarisé l'aspect des baobabs et des fameux sequoias géants de Californie dont le plus célèbre couché à terre par la tempête, présente un tronc vermoulu à l'intérieur auquel peut circuler un cavalier. Les dimensions de ces arbres multiséculaires montrent la puissance de la végétation tropicale de façon peut-être moins saisissante que la poussée du bambou.

Notre gravure en double page représente un massif de bambous du fameux jardin de Peradeniya, dans l'île de Ceylan. Comme il est aisé de s'en rendre compte, les tiges sont presque aussi grosses, à leur base, que le corps d'un homme ; leur hauteur dépasse 33 mètres. Et, ce qu'il y a de plus prodigieux, c'est qu'elles ont atteint leur complet développement en quelques semaines.

Pour les savants, qui l'ont classé dans la famille des graminées, le bambou est une « herbe », la plus gigantesque des herbes. Sa rapidité de croissance est si extraordinaire, si supérieure à celle de quelques espèces particulièrement remarquables sous ce rapport — comme l'*Eucalyptus globulus* et certains agaves — que longtemps les récits des voyageurs furent taxés d'exagération. Le premier, M. Rivière, directeur du jardin du Hamma, à Alger, dissipa tous les doutes en constatant que les bambous de ses collections croissent souvent de 56 centimètres par 24 heures. Dès lors, on ne se refusera plus à admettre que, dans les forêts du Bengale, le bambou *Tulda* puisse atteindre 22 mètres en 30 jours, ce qui correspond à une poussée de 3 centimètres par heure.

Le bambou comprend un grand nombre d'espèces et de variétés. Chez quelques-unes, la tige, ou *chaume*, haute seulement de quelques centimètres, est grosse comme une plume ; les plus puissantes s'élèvent à une quarantaine de mètres, avec un diamètre de 25 à 30 centimètres. Ces dernières se rencontrent surtout à Java, le bambou demandant, un peu comme le palmier, à avoir la tête dans le feu et le pied dans l'eau (mais, dans l'eau, seulement l'été). Plusieurs espèces entrent en végétation au printemps ; toutes celles originaires de pays chauds se développent au cours de l'automne. On distingue le bambou ordinaire, le cannelé, le rouge, le vert, le jaune, le strié, le moucheté, etc.

La plante est constituée par un rhizome, souvent traînant, qui s'étend à une petite profondeur, courant parfois un instant à la surface du sol, s'élevant même jusqu'à un mètre pour replonger ensuite, et d'où partent un certain nombre de « chaumes ». L'élaboration première de cette tige, toujours assez lente, peut durer trois ans. Le bourgeon surgit peu à peu, en forme de tronc de cône renversé, tout écaillé, à nodosités très rapprochées, et avec un diamètre extrême peu inférieur au diamètre définitif. Puis, tout d'un coup, le tube s'élance avec la fougue que nous indiquions, commençant ses ramifications plus ou moins haut, suivant les espèces ; et, lorsqu'il éparpille son panache



Le plus haut bambou poussant en France, aux environs de Nîmes.

terminal, le développement est achevé ; le roseau n'augmentera plus ni en hauteur ni en grosseur. Il en est ainsi, du reste, pour toutes les *monocotylédones*, sauf le dracena.

La plupart des espèces acclimatées en Algérie entrent en végétation au mois d'août. La surface du sol, brûlée par plusieurs mois de soleil sans pluie, forme alors une croûte dure et compacte que peu de plantes en germination arriveraient à percer. Chaque matin, le sol apparaît humide autour des pousses de bambou qui, dans une atmosphère desséchée, se dressent elles-mêmes tout imbibées de fraîcheur, alors qu'on ne constate aucune trace de rosée. Par une nuit d'août « étouffante », M. Rivière vit une véritable pluie tomber, en larges gouttes, d'un massif de bambous. Les jeunes pousses s'arrosent donc elles-mêmes, par un phénomène de condensation dont on n'a pas encore donné d'explication définitive, et rappelant celui auquel le voyageur doit de trouver, à l'intérieur d'une certaine variété de bambous, une eau toujours fraîche.

La mort du bambou présente des particularités aussi singulières. L'arbre ne fleurit que vers sa vingt-cinquième ou trentième année ; sous les tropiques, où la « roserie » féminine s'exprime en termes d'une poésie inconnue à Paris, on précise la jeunesse d'une rivale en murmurant gentiment qu'elle a vu deux fois fleurir les bambous. Cette floraison se produit toujours une année sèche, alors, par conséquent que le riz manque. A la fleur verdâtre, insignifiante, succède un épi, gros, parfois, comme une poire, formé de grains semblables à ceux du blé, et dont l'indigène fait sa nourriture. Plusieurs fois déjà, en Inde et en Indo-Chine, des milliers de personnes furent ainsi sauvées de la famine.

On a prétendu longtemps que le bambou meurt toujours après avoir fleuri ; plusieurs voyageurs citent le cas de forêts entières disparues en quelques semaines. Le docteur Anderson, ancien directeur du jardin botanique de Calcutta, affirme, au contraire, avoir vu des bambous survivre à leur floraison. Le fait semble exceptionnel ou particulier à certaines espèces. Mais il est établi que tous les bambous d'une région fleurissent simultanément ; l'Europe, elle-même, nous a offert des exemples de cette sympathie. En 1867, une touffe de bambous du Japon fleurissait au bois de Boulogne ; d'autres bambous fleurirent en même temps à Sceaux, à Marseille et à Alger. Plus récemment, le bambou *Simoni*, introduit en Europe il y a une quarantaine d'années, fleurissait pour la première fois au Muséum de Paris ; quelques jours plus tard, on apprenait que la même espèce s'épanouissait sur divers points de la France, de l'Angleterre et de l'Algérie. En admettant que tous ces arbustes fussent nés en même temps ou issus du même pied, on ne reste pas moins surpris de constater la puissance de cette vitalité propre qui impose rigoureusement les limites d'un cycle déterminé à une quantité d'individus subissant des conditions d'habitat différentes.

Le bambou croît spontanément en Asie, en Afrique, en Amérique et en Océanie ; les espèces japonaises sont relativement grêles. Certains types s'acclimatent en Europe et sont assez répandus en France, surtout dans la région du Midi, où ils montent à 8 ou 10 mètres et atteignent la grosseur du poignet ; ce sont à peu près les dimensions de ceux que l'on admire dans les jardins du lac Majeur. Celui que représente notre gravure croît aux environs de Nîmes et paraît être le plus haut de France.

Quant aux mérites du bambou, que chantèrent tous les poètes des pays ensoleillés, nulle expression n'en saurait résumer l'étendue. Le bambou fait partie de l'existence — s'il est permis de s'exprimer ainsi — de tous les habitants des pays tropicaux et sous-tropicaux ; on est presque en droit de le regarder comme le plus utile des végétaux qui croissent sur notre planète. Nous avons vu que sa graine, si peu fréquente, apparaît précisément pour nourrir l'Indien les années de disette ; ses premiers bourgeons constituent un mets plus raffiné. Les massifs de bambous sont une excellente clôture, et, quand on parcourt les immenses plaines de l'Annam, on n'aperçoit pas un village ; tous sont nichés au milieu d'un bouquet de bambous. Dans la jungle de Java, ces « herbes » forment des fourrés impénétrables ; les feuilles mortes s'entassent entre les chaumes et il suffit, parfois, du frottement des tiges balancées par la tempête pour allumer un incendie qui détruit des forêts immenses.

Quant au bois, il sert à tout. La tige est d'abord remplie d'une moelle qui fournit des mèches de lampe incapables, affirme-t-on, de charbonner. Cette moelle se résorbe, laissant un tube fermé et soutenu à chaque nœud par une cloison résistante. Le bois n'a jamais plus de 8 à 10 millimètres d'épaisseur ; léger et solide, il est peu attaqué par les insectes, jamais par la pourriture sèche. On en fait : des maisons, toitures, voitures, bateaux, mâtures, gouttières, conduites d'eau, vases, tonneaux, barrages de rivières, pièges à poisson, échelles, cages, baguettes pour manger, éventails, parasols, jouets, meubles de toutes sortes, et ces mille bibelots que nous connaissons tous.

Parfois les Malais percent les arbres vivants d'une série de trous disposés pour que l'air, se jouant à travers ces flûtes gigantesques, produise une musique susceptible d'écarter les oiseaux de proie.

Sans le bambou, nous ignorerais peut-être encore la lampe à incandescence. Après avoir expérimenté du charbon de papier comprimé et de diverses essences forestières, Edison avait reconnu la nécessité d'employer pour son filament une fibre végétale répondant à certaines conditions. Une nuée d'agents s'éparpilla dans le monde entier pour recueillir des échantillons de tous les arbres existants. Les meilleurs résultats furent obtenus avec les brins d'un bambou chinois, et l'on prit des précautions spéciales pour protéger l'espèce qui, durant plusieurs années, fut exclusivement employée pour les lampes à incandescence.

Le bambou se transforme encore en cordages, en nattes, en chapeaux, etc. Un Français, M. Petitjean, a fondé à Tangheran, près Batavia, une fabrique de « panamas » dont nous pouvons, chaque été, admirer des spécimens sur les crânes païsiens. Enfin, quand on a vu les indigènes, avec leur patience légendaire, débiter un bambou en lamelles minces et diaphanes comme une pelure d'oignon, on comprend que ce bois, en apparence si sec, puisse produire le fin papier de Chine et le beau papier du Japon qui donne l'impression d'un bistol en boure de soie.

Ce dernier est encore réservé aux travaux de grand luxe. Mais le jour prochain, craint-on, où les forêts de sapins et de bouleaux ne pourront plus suffire aux besoins des journaux, c'est peut-être sur du papier du Japon que paraîtra *L'Illustration*. Et, en même temps qu'il continuera à disperser ses graines pour nourrir, les années mauvaises, les populations de tropiques, le bambou donnera sa fibre pour assurer la vie, encore quelques années, à la presse d'Europe et d'Amérique.

F. HONORÉ.

DEUX SCÈNES DE LA « BELLE AU BOIS DORMANT »

Au lever du rideau de la *Belle au bois dormant* (théâtre Sarah-Bernhardt — voir le compte rendu général, page 438), nous assistons au réveil des contes bleus dans la forêt mystérieuse où les bêtes parlent ; nous y entendons une pie, trois grenouilles, un hibou converser sur les fées. On avait beaucoup parlé, depuis quatre ou cinq ans, de la réalisation scénique, par M. Edmond Rostand, du dialogue des animaux dont le bon La Fontaine a tant usé dans ses fables. MM. Jean Richopin et Henri Cain ont fait, dans leur prologue, un essai heureux du procédé. C'est d'un bon augure pour *Chantecler*.

La seconde de nos photographies représente une scène du quatrième tableau : la princesse charmante s'est évadée du château, où l'on empisonnait ses quinze ans, par une échelle qui l'a conduite chez le poète Landry, où elle est entrée par la rosace ouverte ; le poète admire la beauté de la jeune princesse, la princesse admire les paroles du poète... lorsque, par inadvertance, elle se pique au fuseau de la grand-mère Landry. Selon la prédiction de la méchante fée Carabosse, elle tombe aussitôt, au grand désespoir du poète, en un sommeil léthargique d'où elle ne sera tirée que cent ans plus tard. Jouée à ravir par M^{me} Sarah Bernhardt (le poète Landry), par M^{me} Anna Judic (la grand-mère) et par M^{lle} Pascal (la petite princesse), cette scène est une des plus belles et a été une des plus chaleureusement applaudies de l'ouvrage.



PROLOGUE. — *Le réveil des contes bleus* : la Pie (M^{lle} Rosy) ; les Grenouilles (M^{lles} Seylor, Dieudonné et Fouquier) ; le Hibou (M. Gerval).



QUATRIÈME TABLEAU. — *Le fuseau de maman Landry* : la Princess (M^{lle} Pascal) : le Poète (M^{me} Sarah Bernhardt) ; maman Landry (M^{me} Anna Judic).

« LA BELLE AU BOIS DORMANT » AU THÉÂTRE SARAH-BERNHARDT

Photographies H. Manuel. — Voir l'article ci-contre et « les Théâtres », page 438.

LES LIVRES ET LES ÉCRIVAINS

Actualités.

« Livre de faits, livre d'idées, œuvre exquise et consciencieuse à la fois d'un historien, d'un artiste du mot et d'un penseur, *Petit Jap deviendra grand* (Berger-Levrault, 3 fr. 50) a paru, ces jours derniers, en pleine actualité, au moment précis où se déroulait, à Saint-Petersbourg, le procès de l'armée russe, le procès des défenseurs de Port-Arthur et aussi, par contre-coup, celui des généraux de Moukden. Disons tout de suite que cet ouvrage ne ressemble à aucun de ceux si nombreux qui ont été écrits sur le nouveau Japon et dont plusieurs, du reste, ne manquent point de mérite. L'auteur, M. Léo Byram, est un observateur qui a pris le temps de noter sur place ses observations, et de contrôler la vérité de ses notes. Il a, de plus, compris que, dans un travail de ce genre, la substance devait, pour être plus facilement assimilée, se présenter sous une forme précise, mais alerte, illustrée par l'anecdote qui fixe les types et le document photographique qui précise les descriptions. Il a voulu que les enseignements de son livre fussent accessibles à tous. Et il s'est exprimé de façon à être entendu aussi bien par les très jeunes gens que par les hommes d'âge mûr. Donc, M. Léo Byram nous revient du Japon, de la Corée et de la Mandchourie. Il voyagea curieusement, de Fusan à Séoul, parmi les immigrants nippons et sans plus savoir, tant les envahisseurs avaient déjà absorbé la population indigène, s'il se trouvait en terre japonaise ou bien en terre coréenne. Puis il se rendit, pour étudier les émouvantes leçons de la guerre, sur les champs de bataille, désormais historiques, qui s'échelonnent du Yalou à Moukden, vastes étendues que n'ont encore déserté ni les chiens ni les corbeaux et que l'homme ne peut plus travailler, car sa charrue devrait creuser ses sillons parmi trop de cadavres. Et là, dans ces immenses cimetières hérissés de croix sur un parcours de plus de 800 kilomètres, M. Léo Byram évoquant les tragiques efforts des armées en présence, analyse les causes qui provoquent la défaite des Russes. Ce fut, nous dit-il, l'invincible croyance en leur force qui fit surtout leur faiblesse. « Comptant plus encore sur les événements que sur eux-mêmes, ils devaient être nécessairement vaincus par ces êtres pétulants d'énergie qu'ils menaçaient dans leur existence, par ces Japs héroïques et fougueux, sans prestige intimidant dans le passé n'attendant leur salut que du seul prestige qu'ils allaient s'acquérir dans le présent ». Et ces mots ne sont point seulement des mots. Ils expriment, ainsi d'ailleurs que les autres jugements réunis dans ce livre, de saisissantes vérités auxquelles on ne sait point opposer d'arguments pas plus qu'on ne songe à discuter d'autres réalités qui nous touchent plus directement, par exemple notre faillite économique en Extrême-Orient, qui, si l'on n'y remédie, prendra, sous peu d'années, les proportions d'un véritable désastre.

Fantaisies et pastiches.

« A la manière de... » Paul Adam, Maurice Barrès, Tristan Bernard, M^{me} de Noailles, etc. (Édition de la Revue des lettres, 1 fr. 50). C'est une amusette littéraire à laquelle, pour leur plaisir et pour le nôtre, se sont ingénies MM. Paul Reboux et Charles Muller. Il s'agissait, vous l'avez deviné, de pasticher en de brèves fantaisies, l'écriture de quelques-uns de nos écrivains célèbres ou simplement notables, et de mettre, dans ces imitations, un peu de caricature, mais de cette caricature habile et discrète qui exagère seulement certains traits typiques sans détruire la ressemblance des physionomies. Il vous suffit, pour en juger, de parcourir ces lignes à la manière de Paul Adam :

« ...Athénor leva la fatuité de ses yeux. Ils rencontrèrent une gravure Empire qui dominait un sofa de brocart smaragdine. On y voyait, parmi la fumée canonnière, des rangs de cavaliers lancés en projectile contre des remparts de fantassins aux baïonnettes hérissées en herse. Et il songea que, bientôt, il pénétrerait dans les chastes serpillères d'Irma comme cette charge pénétrerait parmi les piétons... »

Et ces autres lignes à la manière de Maurice Barrès :

« ...Devant les topinambours, ces déracinés de la terre des ancêtres, se ranimaient mon activité cérébrale. Leurs tubercules,

trouvés de cavités poudreuses, semblaient des crânes. Par une bizarrerie d'imagination, je m'appliquais, disciple d'Hamlet, à me croire dans un cimetière et, comme la subconscience m'avertissait de l'erreur, j'éprouvais une fastueuse délectation à méditer sur la mort au sujet d'une matière propre à l'entretien de la vie. »

Mais il serait également amusant de citer les pages à la manière de Tristan Bernard, de Conan-Doyle, de Maeterlinck, de Huysmans, ainsi que des poésies selon la comtesse de Noailles et surtout des maximes de La Rochefoucauld qui se peuvent renverser comme le sablier de Saturne, par exemple :

« L'orgueil ne veut pas devoir et l'amour-propre ne veut pas payer. »

Ainsi transformé :

« L'amour-propre ne veut pas devoir et l'orgueil ne veut pas payer. »

Où bien encore :

« Il est aussi ordinaire de voir changer les goûts qu'il est extraordinaire de voir changer les inclinations. »

Dont MM. Reboux et Muller ont fait :

« Il est aussi ordinaire de voir changer les inclinations qu'il est extraordinaire de voir changer les goûts. »

Il faudrait tout citer. Mais il est encore plus simple et plus honnête de renvoyer au volume ceux qui se plairont à ce jeu.

Littérature, philosophie.

« Il nous arrive, en cette fin d'année, une belle et bonne série de monographies et d'études critiques aux titres séduisants et aux sujets agréables. Voici, d'abord, sur le dix-septième siècle, de nouvelles études de M. Pierre Brun, *Pupazzi et Statuettes* (Cornély, 3 fr. 50). M. Pierre Brun, qui appartient à l'Université, n'est pas inconnu dans le monde des lettres. Avant M. Edmond Rostand, il exhuma de deux siècles d'oubli l'attachante et pittoresque figure de *Cyrano de Bergerac*. Et ce fut une très bonne thèse de doctorat qui, à l'époque, fit quelque bruit. Les *Pupazzi et Statuettes*, modelés très originalement par M. Pierre Brun, ce sont les bouffons italiens du dix-septième siècle, les farceurs du *Pont-Neuf* et de l'*Hôtel de Bourgogne*. Il est toujours plaisant de s'en aller muser devant les tréteaux d'autrefois et de s'y attarder aux parades de Scaramouche. Et l'on prendra de l'agrément aussi, sous les quinquets de l'hôtel de Bourgogne, à disserter avec M. Pierre Brun, de Molière, de Chapelain, de Saint-Evremond et même de Pierre Motin, à qui Boileau a fait peut-être une trop mauvaise réputation.

« L'étude de Madeleine de Scudéry sur la *Poésie française jusqu'à Henry Quatrième* prend place dans la « Petite Bibliothèque d'année » de l'éditeur Sansot (2 fr.). L'édition, ornée d'un portrait frontispice, de celle que ses admirateurs appelaient la « Première Fille du monde » et la « Merveille du siècle de Louis le Grand » comporte une introduction et des notes par M. G. Michant, maître de conférence à la Sorbonne. — Également dans les collections Sansot qui, décidément, promettent de devenir intéressantes, nous avons le plaisir de signaler quelques *Lettres de Maurice de Guérin à J. Barbey d'Aurevilly* (1 fr.) et surtout deux charmants et très adroits petits volumes de M. Jules Bertant : *Un Balzac anecdote*, délicieusement silhouetté par ses contemporains, et la *Femme et l'Amour*, une gerbe de pensées sur l'éternel féminin délicatement cueillies dans l'œuvre de Balzac (chaque vol. 1 fr.). Il nous faut soumettre que les éditeurs se donnent d'avantage à cette vulgarisation habile et s'habituent à nous présenter certains documents intéressants pour le grand public sous cette forme de petites éditions peu coûteuses.

Un livre de piété et de pitié est consacré à Jean Lorrain (Biblioth. gén. d'édition, 3 fr. 50), par M. Georges Normandy et par M^{me} Anel, qui s'appliquent à dégager le souvenir de l'écrivain rare et du grand artiste, si tôt disparu, des légendes qui rendaient sa physionomie si troublante. On aimera ces fleurs, jetées d'un joli geste sur une tombe à peine close. — Un bon travail de M^{me} Jean Dornis sur le *Roman italien contemporain* (Ollendorff, 3 fr. 50), les *Essais choisis de critique et de morale*, de Thomas Carlyle, traduits par M. Edmond Barthélemy, et les *Lettres de Thomas Carlyle à sa mère*, dans l'édition française de M. Emile Masson (ch. vol. 3 fr. 50), représentent la note étrangère dans les critiques et exhumations littéraires récentes. Enfin d'autres ouvrages plus substantiels, des livres tout en pen-

sée, se recommandent plus spécialement aux bibliothèques des philosophes. Ce sont : les *Nouveaux Cahiers de jeunesse d'Ernest Renan* (Calmann-Lévy, 3 fr. 75) ; les *Considérations inactuelles* de Frédéric Nietzsche (traduites par M. Henri Albert, Mercure de France, 3 fr. 50) ; la *Dépendance de la morale et l'Indépendance des mœurs* (Mercure de France, 3 fr. 50), par M. Jules de Gaultier et la *Pensée moderne de Luther à Leibniz* (Alcan, 8 fr.), par M. Joseph Fabre.

A PROPOS DE BRIDGE

Nous étions quatre amis, l'autre soir, autour d'une table de bridge. L'un de nous, qui ne cessait de perdre, disait tout haut sa mauvaise humeur. Il accusait le sort et s'en prenait à son partenaire, à ses adversaires. A la fin, n'y tenant plus, il s'écria :

C'est énervant ! J'ai toujours dix de blanc en main. Il y a bien longtemps que je joue au bridge. J'ai déjà connu des séries de veine et de déveine. Je crois bien que j'ai vu et joué toutes les parties imaginables et possibles. Jamais, jamais, je n'ai eu aussi peu de jeu que ce soir !

— Illusion, cher ami, grave erreur, répliqua l'un des autres. J'accorde que vous avez ce soir une guigne noire. Mais je prétends que vous n'avez pas encore pu voir toutes les parties de bridge imaginables et possibles, comme vous dites. Savez-vous seulement combien il y en a ?

— Bah ! quelques milliers.

— Vous êtes loin de compte.

A tour de rôle nous nous posâmes des chiffres : plus de cent mille, trois cent mille, un million.

— Vous n'y êtes pas, souriait notre interlocuteur. Et, narquois, le crayon en main, il nous exposa la théorie suivante :

Le nombre de manières dont on peut distribuer un jeu de 52 cartes par 4 paquets de 13 cartes chacun est exprimé par la fraction :

$52 \times 51 \times 50 \times 49 \times 48 \text{ etc.} \dots \times 1$

$1 \times 2 \times 3 \times 4 \text{ etc.} \dots$

Le produit ou résultat, soit N, est égal au nombre

53.644.737.765.488.792.839.237.440.000

Partant de là, si l'on veut savoir combien de parties distinctes on peut jouer au bridge avec ces 52 cartes, il faut multiplier le nombre N par 24 ; car il faut tenir compte de la disposition relative des 4 paquets dans chaque distribution. Or, ces 4 paquets peuvent fournir 24 dispositions diverses et, par suite, donner lieu à 24 parties de bridge différentes. On trouve ainsi :

N° (soit le nombre des parties possibles) = 1.287.473.706.371.731.028.141.698.560.000.

Ce nombre dépasse évidemment ce que notre entendement peut concevoir dans le domaine de la numération et dans l'ordre de la quantité. Seuls les astronomes rencontrent dans leurs calculs des nombres aussi exceptionnellement riches en chiffres. Aussi, pour mieux nous faire juger de la valeur du nombre N°, notre mathématicien s'empêcha-t-il de prendre des exemples plus concrets et de ramener l'idée vague et confuse éveillée par la lecture de N° à des notions plus voisines de nous, plus familières en quelque sorte et plus précises.

— Voulez-vous savoir, interrogea-t-il, combien il faudrait de temps pour épuiser toutes ces combinaisons possibles ?

— Un siècle au moins, répondit quelqu'un. Notre homme sourit à nouveau.

Eh bien, fit-il, 400 millions de joueurs formant 100 millions de tables de bridge, jouant 10 heures par jour et faisant 10 parties à l'heure (ce qui est un maximum), mettraient un nombre de siècles représenté par

3.527.000.000.000.000

Encore n'ai-je tenu compte, dans mon calcul, que des 4 premiers chiffres du résultat et ai-je remplacé les autres par des zéros. Voulez-vous un autre exemple ?

Et, tandis que nous écoutions, amusés de voir jongler avec ces nombres formidables, notre joueur rapidement crayonnait quelques multiplications et divisions et reprenait sa causerie : « Si l'on suppose que nos 400 millions de joueurs boivent chacun 2 verres d'eau par jour — songez qu'ils jouent 10 heures par jour — et que chaque verre contienne le cinquième d'un litre, il leur faudrait 199 ans, ou, en chiffres ronds, 2 siècles pour mettre à sec le lac de Genève. Or, rappelez-vous que, pour épuiser le nombre des parties de bridge

possibles, il faut 3.527.000.000.000.000 de siècles. Conséquence : avant d'achever la dernière de ces parties imaginables, le lac de Genève aurait été asséché 1.763.200 milliards de fois ! »

Nous étions stupéfaits.

« Voulez-vous encore un autre exemple ? Savez-vous quelle longueur atteindraient les ongles de nos joueurs, s'ils s'abstenaient de les couper jusqu'à la fin de la dernière de leurs parties ? Eh bien, si nous supposons que nos ongles croissent de 5 centimètres par an, soit 5 mètres par siècle ou 5 kilomètres par 1.000 siècles, les ongles de nos joueurs atteindraient la longueur respectable de 70.540.000.000.000.000 kilomètres ou

17.625.000.000.000.000 lieues, soit 400 millions de fois la distance de la terre au soleil ! »

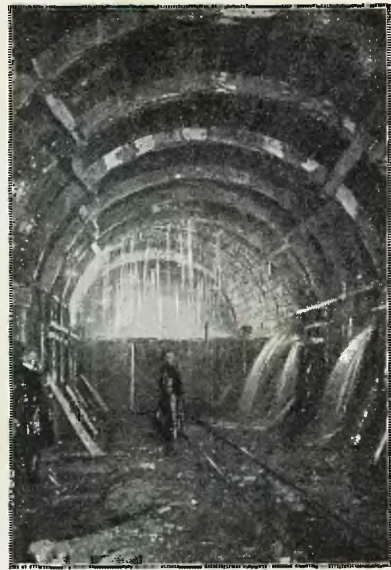
Et notre calculateur, égayé de notre effarement, de conclure : « Vous voyez donc, mes chers amis, qu'aucun de nous ne peut se vanter d'avoir connu toutes les combinaisons possibles du jeu. On peut même affirmer que depuis que le bridge se joue, leur nombre n'a pas encore été épuisé. Ne désespérez donc pas d'une déveine passagère. Il vous reste, il nous reste à tous du nouveau à voir, — et même des fautes à commettre... En attendant, je mets cœur atout. »

TRICK.

DOCUMENTS et INFORMATIONS

LE TUNNEL DU COL DES MONTETS.

Il y a quelques jours, a eu lieu la rencontre des deux équipes occupées à percer le tunnel du col des Montets, près d'Argentière, sur la section française du chemin de fer de Martigny à Chamonix. Ce tunnel marque une date dans l'histoire générale des chemins de fer : c'est le premier tunnel humanitaire.



Le tunnel des Montets pendant le percement. (La partie éclairée du fond représente une gerbe d'eau.)

Long d'environ 1.900 mètres, commençant à l'altitude de 1.365 mètres pour finir à celle de 1.380, après avoir atteint la cote maxima de 1.386 mètres, ce tunnel côtoie une fort belle route carrossable, qui passe elle-même au col, et pèse de laquelle il était facile d'établir une voie ferrée à ciel ouvert. On a préféré construire un souterrain, abritant un chemin de piétons, qui permettrait aux cinq cents habitants du hameau de Vallorcine de venir plus confortablement à Chamonix pendant l'hiver.

L'abondance des eaux rendit les travaux extrêmement pénibles. Avant d'aborder le roc, on rencontra des terrains striés de failles déversant, à l'époque de la fonte des neiges, une masse d'eau de 22 mètres cubes par minute, soit 100 barriques bordelaises.

On dut profiter, pour mener à bien ces travaux, des mois glacés au cours desquels il s'accumule, sur la route du col, jusqu'à 7 mètres de neige. Aussi le percement dura près de trois ans, absorbant 4 millions au lieu du vulgaire million prévu.

L'aménagement intérieur du tunnel sera bientôt terminé, et, l'été prochain, l'ouverture à l'exploitation de la section d'Argentière à la frontière suisse, permettra d'aller directement en chemin de fer de Martigny à Chamonix.



L'artillerie lourde : canon de 105 millimètres.



Mitrailleuse d'infanterie en action dans une tranchée.

LES DERNIÈRES MANŒUVRES D'ARTILLERIE AU JAPON

GRANDES MANŒUVRES AU JAPON.

Des grandes manœuvres spéciales — auxquelles ont pris part une quarantaine de mille hommes — les premières depuis la guerre avec la Russie et les plus importantes qui aient eu lieu au Japon, se sont déroulées, du 13 au 19 novembre, au nord de Tokio, dans la région s'étendant de Oyama à Mito.

Elles ont été dirigées nominativement par l'empereur, ayant comme chef d'état-major le général Oku, chef de l'état-major général.

Deux armées se trouvaient opposées l'une à l'autre. Comprenant chacune deux divisions, une brigade indépendante d'artillerie de campagne, un groupe d'artillerie lourde, une brigade indépendante de cavalerie, elles étaient placées, respectivement, sous les ordres du général Kawamura (l'ancien commandant de la cinquième armée de Mandchourie) et du général prince Fushimi, dont on se rappelle le récent séjour en France.

Après cinq jours d'opérations, une grande revue passée par le mikado, aux environs de Yuki, a clôturé ces manœuvres au cours desquelles les rôles joués par les mitrailleuses de l'infanterie et de la cavalerie, par l'artillerie lourde, par les sections télégraphiques et téléphoniques, ont été plus particulièrement remarqués comme aussi la section d'aéroliers dont le ballon était pour la première fois produit en public.

L'ALIMENTATION DES ENFANTS.

Au congrès de Reims, M^{lle} Géhin, directrice de l'école normale de Bar-le-Duc, et le docteur Mabillet, de Reims, ont présenté quelques observations sur le rôle de l'alimentation dans la production du travail scolaire. C'est un point qui n'a pas été suffisamment étudié jusqu'ici, malgré quelques tentatives éparses. Mais l'étude ne peut être menée à bien qu'à la condition d'être conduite à la fois par un médecin, ou physiologiste, et un éducateur.

De façon générale, ce qui décide du mode d'alimentation, ce sont des considérations d'économie et de commodité à la fois, accompagnées de quelques vagues notions traditionnelles qui, pour avoir longtemps eu cours, n'en sont pas mieux fondées.

Voici de quelle façon M^{lle} Géhin et le docteur Mabillet comprennent le régime à faire suivre aux enfants :

Le premier déjeuner doit être abondant et nutritif : plutôt à la mode anglaise qu'à la française, ou du moins la française actuelle ; car de très vieilles gens du temps présent se rappellent l'époque où, dans certains milieux, on faisait un solide déjeuner à 10 heures du matin, avant de se mettre à la besogne, déjeuner qui suffisait à l'estomac jusqu'à 6 heures du soir, heure du dîner.

Au premier déjeuner, les enfants devraient recevoir des œufs, des fruits, des féculents, du pain rassis ou grillé et du beurre.

A midi, viande grillée ou rôtie, avec un légume en quantité suffisante, proportionnée à l'âge des élèves. Ne pas oublier que l'époque de la croissance est celle où il faut le plus d'aliments.

A 4 heures, on servirait une infusion, ou plutôt une décoction de céréales : ce serait le meilleur moyen de faire absorber des phosphates ; et l'infusion chaude procurerait un véritable lavage de l'estomac.

Le soir, un plat de légumes ou de pâtes alimentaires, et un entremets sucré ; pas de viande. Pour la boisson, n'en donner que peu aux repas, et faire boire entre les repas. Mieux vaudrait ne boire de vin que les jours où l'activité physique est plus grande que d'habitude : les jeudis et les dimanches.

Avec ce régime, l'attention et l'énergie nerveuse des élèves sont entretenues et renouvelées par la digestion : du moins les expériences du docteur Mabillet sembleraient l'indiquer.

M^{lle} Géhin et le docteur Mabillet sont convaincus, d'après leurs observations, que ce régime est le plus rationnel et devrait être appliqué de façon générale, en y apportant les tempéraments rendus nécessaires par l'âge des élèves, la saison, le climat des différentes régions, et peut-être leur géologie. Mais ils pensent qu'il faudra du temps pour faire adopter leur programme.

Il y a beaucoup de préjugés à vaincre : il y en a un, en particulier, qui a la vie dure : c'est le préjugé de la soupe. On considère généralement celle-ci comme un aliment sain et tonique, alors qu'elle ne fait que remplir et dilater l'estomac sans nourrir le corps.

Il faudra encore faire l'éducation des enfants au point de vue de la mastication des aliments, et l'on devra non seulement leur accorder, mais leur imposer plus de temps pour les repas : quarante ou cinquante minutes. Enfin, il conviendra de leur préparer les mets de façon appétissante, et d'égayer et orner la table, ce qui dispose plus à manger.

LES CHIENS DE PARIS ET LA RAGE.

On comptait, à Paris, l'année dernière, 71.047 chiens soumis à la taxe ; dans la banlieue, il y en avait 92.505 ; soit 163.552 dans le département de la Seine.

Cette population canine importante n'a fourni que 31 cas de rage : ce dont il faut féliciter le service de la police canine, pour le zèle qu'il déploie dans la capture des chiens errants. Sur 10.900 chiens errants capturés l'année dernière, 1.507 seulement ont été réclamés par leurs maîtres.

En somme, la rage diminue à Paris dans des proportions considérables :

560 cas en 1901 ; 92 en 1903 ; 67 en 1904 ; 48 en 1905 ; 31 en 1906.

Encore quelques efforts, et cette maladie aura disparu à Paris, comme elle a disparu à Londres.

UN DOCK MONSTRE.

On va construire, à Southampton, un dock qui sera le plus profond existant au monde.

La superficie mouillée y formera un parallélogramme de 510 mètres de long sur 120 mètres de large, et comportera des postes d'amarrage au nombre de quatre pour des navires de 240 mètres de long.

A marée basse, le tirant sera de 12 mètres, et, à marée haute, de 16 mètres.

Actuellement, les plus grands navires ne dépassant guère 11 mètres de tirant, on voit que les progrès de l'avenir seront largement prévus.

LA DOMESTICATION DE L'ÉLÉPHANT AFRICAIN.

Tous les visiteurs de l'Exposition coloniale ont pu se convaincre de la valeur des travaux domestiques dont sont capables les éléphants indiens, et des services qu'ils peuvent rendre : notamment, comme animal de trait, un éléphant vaut huit mules, et il peut transporter, sur son dos, un poids de 500 à 1.200 kilos.

Il est remarquable que les indigènes n'aient pas tiré, de l'éléphant africain, un parti analogue.

Actuellement, il y a d'ailleurs entre les deux races d'éléphants, les mêmes différences qu'entre l'homme civilisé et l'homme sauvage :

Asiatique : oreilles petites, front bombé, jambes courtes ;

Africain : oreilles très grandes, front fuyant, jambes hautes.

L'éléphant du Jardin des Plantes, Sahib, mort récemment, et qui avait tué son gardien, était un éléphant africain. Les éléphants du Jardin d'Acclimatation sont des éléphants asiatiques.

Mais ce n'est pas tant des différences de leur caractère que de raisons commerciales que résulte le sort différent des deux races.

En Afrique, l'espèce est en ce moment complètement sacrifiée aux intérêts du commerce de l'ivoire, et M. Bourdardie a pu évaluer à 40 000 (!) le nombre des animaux tués chaque année, par les indigènes pour fournir des défenses au commerce.

Il y a donc danger de destruction totale. Cependant, des essais ont prouvé que

l'éléphant africain, comme son frère d'Asie, était parfaitement susceptible de domestication ; et l'on pourrait trouver, tant au Congo français qu'au Congo portugais, une quarantaine d'éléphants domestiqués. Aussi un accord international est-il intervenu, à Londres, en 1900, pour protéger, en Afrique, un certain nombre d'espèces utiles à la science et à la colonisation, parmi lesquelles celle de l'éléphant.

Cette convention, nous avons le regret de le constater après M. Bourdardie, serait appliquée par toutes les puissances qui colonisent l'Afrique, sauf par la France.

Cette indifférence est d'autant plus étrange et regrettable que la domestication de l'éléphant ne compromet nullement le commerce de l'ivoire, puisque le produit de l'animal n'est pas perdu.

LE DIABOLO EN 1812.

Dans son numéro du 16 novembre, *L'Illustration* a reproduit un curieux document relatif au jeu de diablo, tel qu'il était pratiqué au commencement du siècle dernier. On y a pu lire, notamment, accompagnée d'une figure géométrique, la description d'un dispositif imaginé en 1812, et qui, une fois le mouvement de rotation imprimé à la toupie aérienne, permettait de la faire évoluer sur une corde tendue. Voici un autre document confirmatif et complémentaire du premier : c'est une gravure extraite d'un almanach de 1813, *l'Astrologue parisien*, représentant, dans un parc — le parc de Saint-Cloud, vraisemblablement — une partie de diablo perfectionnée. Elle montre les joueurs en action devant les spectateurs attentifs, et, plus intéressante qu'une simple figure schématisée, en même temps qu'elle précise l'application du système déjà décrit, elle offre un amusant petit tableau des physionomies et des modes de l'époque.



Comment nos aïeux compliquaient le diablo. (D'après « l'Astrologue parisien » de 1813.)



L'orifice du puits de mine de Monongah (Etats-Unis) bouleversé par un coup de grisou.

UN « COURRIÈRES » AMÉRICAIN

Une catastrophe rappelant celle qui, en France, a rendu le nom de Courrières si tristement mémorable, s'est produite aux Etats-Unis, le 6 décembre, dans les charbonnages de Monongah, près de Fairmont (Virginie de l'Ouest). Les équipes descendues au fond étaient en plein travail, lorsqu'un coup de grisou les surprit. L'explosion formidable fit sentir ses effets jusque sur le carreau de la mine, où elle détruisit constructions, machines, matériel, dont les débris formèrent bientôt un lamentable chaos avec ceux qu'elle avait projetés par l'orifice du puits, comme par le cratère d'un volcan. L'obstruction de la galerie d'accès, le dégagement des gaz délétères, l'incendie souterrain qui ne tarda pas à se déclarer, accrurent les difficultés et les périls du sauvetage : sur un millier d'ouvriers occupés dans les galeries, quatre cent cinquante environ y trouvèrent la mort.

Toute une série de désastres miniers aura marqué, aux Etats-Unis, ce mois de décembre. Trois jours avant la catastrophe de Monongah, le grisou faisait soixante victimes à Monongahela ; postérieurement, le 17, il en a fait quatre-vingt-dix à Birmingham et, le 19, plus de deux cents dans les charbonnages de Pittsburg.

LE DÉPART DE RABAT DE M. REGNAULT

Après deux mois bientôt de séjour à Rabat, auprès du sultan Abd-el-Aziz, qui l'y avait fait mander, M. Regnault, notre ministre au Maroc vient de revenir en France pour rendre compte au gouvernement de sa mission.

Son départ de Rabat, en raison de la barre, n'a pas été très aisé. Il a pu, cependant, s'effectuer le 14 décembre, après un essai infructueux d'embarquement la veille.

Pendant tout le temps qu'il a passé à Rabat, M. Regnault a eu des conférences répétées avec Abd-el-Aziz. Sa mission, nous assure notre correspondant près de la cour chérifienne, a été couronnée d'un plein succès : « Il en rapporte, nous écrit-on, non seulement des assurances d'amitié et l'impression que cette amitié est sincère et durable, mais aussi des gages réels, dont l'importance fera définitivement prévaloir les vues de la France au Maroc. »

Il est certain que notre ministre a été traité, à Rabat, avec les plus grands égards. Avant son départ, il a été convié, par le sultan, à déjeuner avec lui ; le festin, tout à l'orientale, était extrêmement somptueux.

La photographie que nous reproduisons — et dans laquelle on voit groupés, autour de M. Regnault, les membres de l'ambassade, M. Leriche, notre consul à Rabat, les officiers de la mission militaire et de la police marocaine, M. Edmond Doulté, enfin, qui accomplit au Maroc un nouveau voyage d'études — a été prise au cours d'une excursion au vieux palais chérifien du Chella.

Ce palais, aujourd'hui en ruines, a été bâti par Aboul-Hassan, sultan marocain du quatorzième siècle. C'était sa résidence des champs, quelque chose comme son Trianon, si l'on peut dire. Il était extrêmement luxueux. La porte principale, en particulier, avec ses deux tours octogones, couronnées d'encorbellements en stalactites est, de tous les monuments du Maroc, l'un de ceux qui ont le plus de style, et qui font le plus d'honneur à la dynastie mérinide.

A l'intérieur s'élève un joli minaret qui rappelle ceux de Tlemcen par sa forme et sa décoration. Aboul-Hassan, du reste, conquérant de Tlemcen et de Tunis, fut un souverain bâtisseur dont les monuments se distinguent par leur ornementation élégante et leurs heureuses proportions.



A RABAT. — M. Regnault, ministre de France, les membres de l'ambassade et les officiers de la mission militaire et de la police marocaine, devant le palais du Chella. Phot. G. Veyre.

LES THÉÂTRES

Pas de « première » à la Comédie-Française, mais un petit événement. Mme Silvain n'ayant pas été nommée sociétaire à la dernière réunion du Comité d'administration, son mari et elle ont donné leur

Les Variétés jouent, de M. André Picard, le brillant auteur de *Jeunesse*, une pièce nouvelle qui est, par instants, gaie comme un vaudeville et, par instants, fine comme une comédie. *Le Faux Pas* est donc dans la vraie tradition des Variétés ; et ses principaux interprètes, MM. Brasseur et Guy,



Mme Louise Silvain et M. Silvain, démissionnaires de la Comédie-Française. Phot. Cautin et Berger.

démission, le premier de sociétaire, la seconde de pensionnaire. Mme Hartmann, élève de M. Silvain au Conservatoire, avait épousé son professeur après avoir remporté un prix de tragédie, il y a une douzaine d'années ; puis elle entra, modestement, à la Comédie-Française ; elle y fut tirée de l'ombre par sa pathétique interprétation de *l'Electre* de M. Alfred Poizat. Quant à M. Silvain, sa carrière de tragédien fut glorieuse ; il est donc inutile de la rappeler ici ; rien ne faisait prévoir qu'elle ne s'achèverait pas où elle s'était toute déroulée, dans la Maison de Molière, qui est aussi la Maison de Corneille et de Racine.

MM. Jean Richepin et Henri Cain, avec la collaboration du compositeur Francis Thomé, ont développé en fée le conte de Perrault, *la Belle au bois dormant*. C'est un enchantement, au sens littéral du mot, que de voir, au cours de quatorze tableaux magiques, les bonnes et la méchante fées présider au baptême de la petite princesse et celle-ci, entre des murs austères, grandir et s'épanouir, avide de rêve et d'amour, d'amour ignoré, révélé enfin sous la forme d'un jeune poète, en un jour de fuite aventureuse — fuite, hélas ! punie d'un sommeil qui durera jusqu'à ce qu'après cent ans, le poète, resté fidèle au souvenir de la belle, vienne la réveiller d'un baiser. Les auteurs ont paré cette légende de vers jolis, parfois beaux, auxquels Mme Sarah Bernhardt (le poète Landry) ajoute encore son lyrisme personnel ; on applaudit à ses côtés Mme Anna Judic dans un rôle de grand-mère et, dans celui de la Belle au bois dormant, une ingénue de quinze ans, une débutante, Mme Andrée Pascal. Les décorateurs, MM. Paquereau, Bertin, Aimable, Jambon, méritent d'être cités aussi pour les merveilles qu'ils ont imaginées.

Mmes Marie Magnier et Lavallière, y déploient une admirable fantaisie dans des rôles qui semblent exactement faits pour eux.

Conan Doyle adapté par M. Pierre Decourcelle et mis en scène par M. Gémier ! Voilà, résumé en deux lignes, le nouveau spectacle du Théâtre Antoine : *Sherlock Holmes*. C'est la plus enchevêtrée en même temps que la plus claire et la plus attachante des intrigues policières ; elle est jouée dans un mouvement endiablé par MM. Gémier, Baur, Mlle de Bray et la troupe ordinaire du Théâtre Antoine-Gémier.

Le théâtre des Arts joue, d'après une traduction de M. Robert d'Humières, *le Grand Soir*, œuvre étrange, poignante et forte, d'un Polonais réfugié à New-York, M. Léopold Kampf : nous assistons à un épisode de la révolution russe, et, parmi la confection des bombes, la pénétration de l'attentat et les phases de la répression, fusillades et charges de cavalerie, une idylle se noue, se développe, s'exalte et s'achève, héroïquement. La mise en scène est fort bonne et la pupa des intpètes, en tête desquels Mlle Sergine et M. Bour, sont excellents.

Le Théâtre Mevisto a déjà renouvelé son spectacle et représente, maintenant, une pièce audacieuse, *le Droit de la chair*, de M. Georges Maldague, pseudonyme qui cache un auteur féminin.

Le supplément théâtral qui accompagne ce numéro est consacré à *Son Père* d'Albert Guinon et A. Bouchinet, un des plus grands succès de la saison. Dans les premiers numéros de 1908, nous publierons *L'Autre*, *l'Eventail*, *la Belle au bois dormant*, *le Faux Pas*, *Samson*, *l'A faire des Po. sons*, etc.

